

## JOURNAL DE MARCHE Du Marsouin André MEUNIER du RICM

4ème Escadron : **Capitaine POL**¶

3ème Peloton : **Lieutenant MAURIER**



Journal de marche du **Marsouin André MEUNIER** et de son Scout-car, immatriculé : 400010, durant les campagnes de France, d'Alsace et d'Allemagne, du 19 août 1944 au 8 mai 1945.

Le journal, rédigé au jour le jour, puis recopié au propre, dès qu'il y avait un moment de repos, était adressé à ma fiancée (ma femme aujourd'hui) en Algérie (Mostaganem), du fait que je ne pouvais pas correspondre (pendant près de 4 ans) avec ma famille, alors en zone occupée par l'armée allemande.

Au moment du débarquement, l'équipage du Scout-car était composé :

- **Sergent chef LEDUC** : chef de Scout,
- **MEUNIER André** : conducteur,
- **LHOTE René** : radio,
- **PERRIN Maurice** : chef du mortier de 60,
- **MASSAS Taïbi** : mitrailleur de 50,
- **Caporal LANCINE Traoré** : mitrailleur de 30.

Du fait des pertes et des panachages d'équipages, le dernier équipage au 8 mai 1945 était le suivant :

- **Caporal chef MEUNIER André** : chef de Scout,
- **FOUILLOUX** : conducteur,
- **VERNAT Maurice** : radio,
- **PERRIN Maurice** : chef du mortier de 60,
- **ALLEMAND Alfred** : mitrailleur de 50,
- **BARDIN** : mitrailleur de 30.

Par "baraka", il n'y eut ni tués ni blessés dans ce Scout-car. Le véhicule lui-même n'avait que quelques éraflures consécutives à un obus reçu sur un pont à l'Ile Napoléon, et un morceau de pont avant enlevé par une mitrailleuse lourde allemande en forêt Noire à SCHMIHEIM.

A noter que durant ces campagnes, le 3ème Peloton a perdu 18 tués ou blessés sur un effectif de 40 hommes (tous grades confondus), soit 45% de pertes.

Ce journal, dont j'avais totalement oublié l'existence, a été retrouvé fortuitement, le 24 janvier 1992, dans les papiers de famille de ma femme.

Fait à Baillargues le 19 février 1992

PS : Les coupures éventuelles concernent des phrases adressées à ma fiancée, et n'ont donc rien à voir avec un journal de guerre.



Le Lieutenant Maurier  
commandant le 3<sup>ème</sup> peloton à gauche

L'adjudant-chef Leclerc  
commandant le canon d'assaut à droite

Mai 1945 à Zimmern (Allemagne)

### **Samedi 19 août 1944**

Nous recevons l'ordre, dans la nuit de vendredi à samedi, de nous préparer à partir.

Je n'ai pas de chance, mon chef de voiture est parti à Ajaccio voir sa fiancée et il ne rentrera que demain matin : il a bien de la chance, je ne peux voir la mienne.

Mon radio est de garde et ne peut m'aider, mon mitrailleur de 30 (mitrailleuse légère) est blessé à la suite d'un accident de camion et ne peut lui non plus nous aider, nous ne sommes plus que deux à faire le travail, mais la joie de revoir la France bientôt nous fait oublier tout cela et c'est avec entrain que nous faisons tout notre travail, éclairés par les phares du Scout.

Le chef n'étant pas là, je prends à sa place les munitions, détonateurs, grenades, cartouches et obus de la voiture. La nuit se termine, roulés à terre dans une couverture, en rêvant à la France et aussi beaucoup à .... celle que l'on aime !

Comme tout est prêt, nous n'avons rien fait. Dans la joie du départ, ma fièvre a presque complètement disparu (1).

*(1) En effet, 8 jours avant, j'avais eu de fortes fièvres, le médecin m'avait fait des prélèvements de sang en vue d'examen paludique (Capitaine Peyron). De peur de manquer le débarquement, je me suis bien gardé d'aller chercher les résultats Je n'ai jamais su si j'étais paludéen et, quand par la suite la fièvre m'a repris, je me contentais d'avalier de la quinine et quand, pendant la guerre une crise me prenait, mon camarade Maurice PERRIN prenait la garde à ma place, à charge de revanche d'ailleurs. Ce rajout est fait à Baillargues le 19/02/1992*

Il nous faut maintenant faire notre manger nous-mêmes.

Nous avons perçu les rations américaines "C". Elles comprennent six boîtes, trois contenant un mélange de tomates, haricots, pommes de terre, bœuf. Trois autres avec du café, des bonbons, des biscuits (qui remplacent le pain), du sucre et un petit sachet contenant de quoi faire de la limonade. Ces américains sont quand même des gens pratiques. Nous percevons aussi une boîte de ration, une de singe et une tablette de chocolat.

Ce matin, c'est le radio qui fait le "jus" pour l'équipage. J'étais même encore endormi quand il me l'a apporté, puis, dans la matinée nous sommes partis rejoindre "l'Aéra", c'est un camp d'embarquement où les régiments sont groupés. Chaque groupe correspondant à un bateau désigné, c'est vraiment bien organisé. Ici, les équipages sont séparés, seuls les chauffeurs embarquent avec leur véhicule les autres à part. Je passe la nuit du samedi à dimanche dans le Scout.

### **Dimanche 20 août 1944**

En attente, dans la matinée nous rejoignons le quai fait par les américains, où sont rangés beaucoup de ces bateaux dont l'avant s'ouvre, de ces bateaux comme on en voit dans les actualités lors des opérations de débarquement. Nos véhicules sont engloutis là-dedans (LST américain No 1019). C'est incroyable ce qui peut y loger..!

Mon Scout est dans la cale parmi beaucoup d'autres, c'est éclairé par de grosses lampes rouges et aéré par de gros ventilateurs qui font un bruit infernal. Avant le départ, nous allons à la soupe, c'est le bateau qui nous nourrit, quel dîner, j'en ai jeté tellement il y en avait.

Nous décollons...? Qu'est-ce qu'il y a comme bateaux, c'est une vraie armada. Je regarde rêveur la côte corse s'éloigner. La nuit tombe et je redescends dans la cale après m'être muni d'une ceinture de sauvetage... on ne sait jamais. Pour dormir, je me suis procuré une civière que j'ai posée en travers de mon Scout, ce sera plus moelleux que le plancher, je m'endors en pensant à la France que demain sans doute je verrai.

### **Lundi 21 août 1944**

Je m'éveille frais et dispos, le mal de mer ne m'a cette fois encore pas atteint, petit déjeuner, café au lait, biscuits, confiture, il y a longtemps que je n'ai pas vu ça.

Toute la journée, je descends du pont dans la cale et inversement. A midi, bon déjeuner, dans l'après-midi nous apercevons les côtes de France enfin !

Nous essayons de savoir où nous allons atterrir, en vain, nous ne pouvons pas savoir. Juste avant le dîner, nous stoppons dans une baie, mais les bateaux ne peuvent se décharger que par trois sur une étroite plage et comme nous sommes dans les derniers, je ne sais pas quand sera notre tour, en attendant nous dînons, puis du pont nous regardons la côte qui est éloignée de quelque centaines de mètres. Comme il y a cinq jours que les Français ONT débarqués, on voit des maisons pleines de trous d'obus, par endroits même elles sont brûlées, mais ce qui nous étonne

le plus, c'est qu'il n'y a pas un habitant, ils ont dû recevoir l'ordre de partir. La nuit vient, c'est l'heure propice pour les attaques d'avions, nous avons ordre de garder le casque.

Des vedettes nous entourent d'un écran de fumée pour nous dissimuler. Au loin, on entend les coups sourds de l'artillerie, on se bat pas loin sans doute.

La nuit est complète pas un avion n'est venu Je m'endors dans le Scout. Encore une traversée sans incidents. Décidément, j'ai une bonne étoile.

### **Mardi 22 août 1944**

Trois heures trente du matin, mon sommeil est interrompu par un coup de sirène, le haut parleur nous prévient que nous allons aborder et c'est brutal. Comme le bateau a le fond plat, il fonce à toute vitesse sur la plage (1) et il s'échoue, les deux portes de l'avant s'ouvrent, quand il sera vide de sa cargaison il sera à flot et pourra repartir. Avant de descendre, nous sommes prévenus qu'il faut suivre les bandes blanches, car la plage est entièrement minée. Le déchargement est vite fait malgré la nuit, de temps en temps dans le sable je vois une mine allemande émerger, il ne ferait pas bon de s'écarter. Je suis ému et content à la fois de mettre le pied sur le sol de France. Après avoir récupéré l'équipage nous partons en colonne, tous phares éteints, au passage, malgré le noir, nous voyons les murs éventrés, les entonnoirs sur la route, surtout autour des casemates. Quelques rares habitants nous disent que nous sommes à proximité de SAINT RAPHAËL et que ce sont les Allemands qui ont donné l'ordre de partir aux habitants.

Nous arrêtons à la lisière d'un bois à trente kilomètres du front. Mitrailleuses en DCA. Puis nous faisons le plein des voitures et le nettoyage des armes que l'air marin a fait rouiller. Je lave mon linge et me lave moi-même. A midi, déjeuner, mais les biscuits remplacent mal le pain pour nous français. Après je fais la sieste sur la civière du bateau que j'ai emportée, ainsi que la ceinture de sauvetage pneumatique en guise de traversin. Le dîner, puis dormir, c'est la bonne vie, mais ça ne durera guère longtemps, aussi autant en profiter. Je rédige mon journal, assis sur la civière.

- 1) La Nartelle à six kilomètres Est de Sainte-Maxime, actuellement sur cette plage, une stèle est érigée au nom du R.I.C.M et rappelle que, d'ici, le R.I.C.M est parti pour une chevauchée qui l'a mené aux sources du Danube.



### **Mercredi 23 août 1944**

Il faut que je retourne un peu en arrière. Hier soir, j'étais à peine endormi que l'ordre de départ arrive. Il fait noir, nous ne savons pas où nous allons, nous roulons très serrés, au passage dans un village nous prenons un drapeau tricolore avec une Croix de Lorraine dedans, je l'ai mis sur l'aile droite de mon Scout. Nous nous dirigeons je crois vers TOULON. Nous roulons sans lumières, et ce n'est pas drôle de rouler dans le noir. J'écarquille les yeux et essaie de ne pas descendre dans le fossé comme un camarade vient de le faire derrière moi, c'est terriblement épuisant les yeux me piquent et me brûlent à cause de la poussière qui y rentre. Nous passons devant une forêt en flammes, sans doute des obus incendiaires, des kilomètres carrés entiers flambent c'est sinistre et magnifique à la fois.

Au matin, nous stoppons dans un verger à côté du village de SOLLIES PONT. Le canon tonne sans arrêt. Je dors pendant trois ou quatre heures, puis je regarde le trafic de la route. Des renforts montent sans cesse, des camions de blessés et de prisonniers descendent des lignes, les prisonniers sont moins arrogants qu'autrefois.

Quelques habitants reviennent dans leurs foyers, ils ne cachent leur joie de voir des soldats français. J'apprends bien des choses à l'instant. Des camarades de régiment tués ou blessés à proximité de TOULON où ils sont engagés mais ils ont fait du bon travail avant, quelques chars du régiment ont pénétré dans les faubourgs de TOULON, mais les boches résistent. J'apprends que Paris est délivré par F.F.I.

Bravo ! Ici, il y en a pas mal de ces gens là. Une batterie d'artillerie lourde placée à quelques centaines de mètres de là, tire sans arrêt sur TOULON à onze kilomètres. Le souffle fait voler mes feuilles de papier. La nuit descend je ne sais si cette nuit nous roulerons.

#### **Jeudi 24 août 1944**

J'ai bien dormi cette nuit, malgré le canon, ce matin le radio (LHOTE René) que j'aime presque comme un frère nous a fait le "jus", il faut préparer toutes les armes, nous allons barouder, ça me fait tout drôle de recevoir bientôt le baptême du feu.

Nous allons marcher en tête, quelle veine c'est la plus dangereuse place, mais aussi la plus enviée. Manque de pot, au départ Carol (Carolini : chauffeur du canon d'assaut de Leclerc) entre dans un arbre avec son char, privés de véhicule nous passons en deuxième position. Au passage le tir des canons de chez nous nous fait sursauter. Nous arrivons à un carrefour où des cadavres boches pourrissent... Il y a aussi des tanks calcinés. Nous nous arrêtons dans ce carrefour, c'est une vraie pagaille de voitures. Tout à coup "Boum". En même temps avec le chef de voiture nous pensons qu'un canon français tire derrière nous, je me retourne pour le regarder et je vois un nuage de poussière, des hommes qui tombent, des voitures qui flambent à vingt mètres derrière mon Scout.

Le temps d'un éclair et je m'éloigne à fond de train de ce coin battu par l'ennemi.

J'ai bien fait car par la suite j'apprends qu'il est tombé une trentaine d'obus, et que les deux Scouts (Scout-car Pradel et Sudour) qui me suivaient l'un a sauté et le chef est blessé, l'autre est indemne mais le chef et le chauffeur sont tués et brûlés, et le mitrailleur blessé, c'étaient de bons camarades.

*- Pradel et Libéri sont tués*

*- Champion, Sudour et Faunikeita sont blessés*

Nous passons dans un village LA FARLEDE, les gens nous embrassent avec les larmes aux yeux, nous leur donnons des cigarettes et des conserves. Nous arrivons dans les faubourgs de TOULON, mais les forts qui dominent la ville sont tenus par les Allemands et ils bombardent violemment, nous serrons les voitures le long des murs car les éclats tombent comme de la grêle, malgré cela les civils viennent à nous. Nous nous abritons dans les couloirs, il y a des morts et des blessés. Un coup de fusil part d'une maison, sans doute un tireur isolé, pour le faire taire, le tirailleur sénégalais de mon équipage lui lâche une bande de deux cents cartouches de mitrailleuse, et moi, je vide mon chargeur de mitrailleuse dans la fenêtre, il n'a plus tiré. Mais il y en a d'autres qui toute la journée nous tirent dessus, toujours par les fenêtres, ils sont difficiles à dénicher. Comme le tir allemand devient plus violent, nous nous replions un peu en attendant que ça se passe. Un à un, les forts se rendent et nous pouvons ré avancer, de longues files de prisonniers passent, ils ne sont pas fiers, je n'ai jamais vu des gens avoir aussi peur. Ils courent les bras levés et ont un regard de bêtes traquées : juste revanche.

Le tirailleur sénégalais les fait accélérer à coups de crosse et ses collègues aussi (Tailleurs, à chaque fois ils trébuchent. Ils laissent tomber tout ce qu'ils ont j'en profite pour récupérer un pot de miel, des cigarettes turques et hollandaises du saucisson, des serviettes, des chaussettes, des savonnettes de luxe je distribue le tout aux civils. Maintenant, ça se calme, encore une file de prisonniers, un canon tire encore, les patriotes ramènent des prisonniers de temps en temps, je suis assis sur le bord de mon Scout, j'ai gardé le casque car il arrive encore des éclats. Le soleil se couche. Pour mon baptême du feu, je suis servi, ça fait un drôle d'impression on est toujours aux aguets, les nerfs et tous les sens tendus à bloc, quand un obus arrive en sifflant on se couche ou on se colle le long des murs, on n'a pas le temps d'avoir peur. Nous quittons les faubourgs dans la soirée et entrons dans la ville qui elle a beaucoup souffert.

Nous nous mettons dans une rue face à un fort qui vient de se rendre il faut se méfier avec ces types là. Une odeur épouvantable plane sur le quartier, des chevaux tués pourrissent à proximité, en passant devant, les gens se mettent un mouchoir sur le nez.

Il me faut dormir à mon volant. Bonne nuit !

Nota : Nous avons débarqué du LST américain No 1019 le 22 août 1944 à 3h 30 sur la plage de LA NARTELLE, à 6 kilomètres de Sainte-Maxime.

#### **Vendredi 25 août 1944**

En m'éveillant, je ne pouvais plus me déplier, j'avais dormi au volant les jambes et le buste tout en boule. Il nous est encore plus difficile de trouver de l'eau pour faire le café, car depuis le 5 juillet après un bombardement américain, il n'y a plus d'eau dans la ville et les gens se ravitaillent dans les rares puits qui existent. Comme il faut de l'eau pour le peloton et que je ne sais pas quoi faire, je me mets en chasse La gare détruite est tout à côté et je trouve un château d'eau plein, il y en a plusieurs milliers de litres, c'était sans doute pour les locomotives. Seulement comme les alentours sont minés, les civils n'approchent pas. Aussi je me sers copieusement et indique l'endroit aux camarades. Des jeunes filles nous apportent des bouteilles de citron et d'apéritifs. Ils sont heureux de voir des Français et nous disent qu'il y a longtemps qu'ils nous attendaient.

Je vais avec mon radio faire un tour en ville. Des prisonniers commencent à enterrer les chevaux crevés. Ce ne sont que des ruines partout, un grand café est même rouvert. Des F.F.I emmènent dans l'avenue une femme entièrement nue qui avait caché des Allemands chez elle et qui ont tiré sur les troupes françaises, elle subit un petit traitement qui n'a rien d'agréable, à leur place, je l'aurais descendu tout de suite.

A midi, déjeuner, sardines françaises que j'ai prises aux Allemands pâté de même provenance, tomates que les habitants nous ont données. Après, nous écoutons le communiqué qui nous fait bien rire "ici Londres, les troupes françaises sont aux abords de TOULON". La bonne blague, nous sommes en plein centre depuis hier soir, en train d'écouter le communiqué. Dans l'après-midi, je monte au fort qui s'est rendu hier, il faut se méfier, c'est truffé de mines. Il y a de tout, des armes des munitions, des caisses de médicaments, c'est une vraie pagaille, on voit que les fritz sont partis précipitamment. Je pénètre dans un souterrain qui leur servait de dortoir tous les vêtements sont épars. Ils ont tout abandonné; au bout deux petites chambres, sans doute pour les officiers; là je prends du papier à lettre, savons, tabac, lames de rasoir, chaussettes de laine, ils ont de tout mais hélas, ce "tout" porte en général des marques françaises.

Vers cinq heures, nous partons jusqu'à un village entre Toulon et Marseille, mais plus près de Toulon. Au passage, nous avons vu la poudrière qui a sauté, il n'y a plus un bâtiment debout, la route a sauté aussi, les maisons dans un rayon de trois cents mètres sont écroulées et ça et là parmi les ruines des cadavres boches gonflés comme des outres commencent à empester l'air, ils ne sont pas beaux à voir. Nous sommes arrêtés dans les champs à côté de SANARY. Je pense et souhaite que nous passerons une bonne nuit.

#### **Samedi 26 août 1944**

Je m'éveille assez tard, déjeuner à midi, la sieste est interrompue, dans trois minutes. Il faut être prêt à partir, une batterie de DCA ne veut pas se rendre à l'entrée de la SEYNE SUR MER, il faut la liquider. Mais arrivés sur place, il y a une heure qu'ils sont partis, nous faisons des prisonniers, il y en a un dans le Scout, comme il parle un peu français nous l'interrogeons, il est Polonais et a été incorporé de force dans la Wehrmacht. Les habitants de la SEYNE sont contents, c'est la première fois qu'ils voient des français, ils nous interrogent, nous embrassent et nous assaillent de questions. Mais il y a toujours des forts qui tiennent. Une Jeep de chez nous qui s'engageait sur la route du littoral est prise sous le feu du fort de BALAGUIER. Aussitôt, avec les deux chars qui l'accompagnent, ils ripostent, les boches hissent un drapeau blanc pour se rendre, les nôtres continuent à tirer et coupent le drapeau les boches en hissent un second, alors nos chars approchent en donnant un coup de sirène et en tirant un coup de canon alternativement, les fritz sortent, ils sortent aussitôt alignés les mains en l'air et fouillés, quelques jeunes qui veulent crâner sont aussitôt mis à la raison à coups de crosse. Bonne journée pour le peloton : un fort pris et trente prisonniers, sans aucune perte chez nous.

Je ne suis pas trop content car je n'ai pas été directement mêlé à cette opération. Le soir, il faut garder les environs d'un autre fort qui sans doute va se rendre car le lieutenant a envoyé un sous officier allemand pour dire à la garnison de se rendre qu'il ne leur sera fait aucun mal. Nous restons pour surveiller les issues je suis avec mon Scout juste où la Jeep a été attaquée tout à l'heure, il fait noir mais sur la gauche les cales de lancement de sous-marins du MORILLON sont en flammes, en face, de l'autre côté de la rade, le fort du Cap Brun flambe également, c'est du travail boche, ils détruisent tout avant de s'en aller, le fort NAPOLEON que nous attendons est en train de brûler, ils font sauter leurs canons et brûler les munitions. A minuit nous partons, le fort s'est rendu, mais pas du côté où on l'attendait, c'est un régiment de noirs qui les a récupéré, gare à eux...

En revenant, mon Scout est bloqué par un fil de tramway qui pendait et s'était enroulé dans l'essieu arrière, il en pend partout de ces fils. Nous rentrons au bivouac à une heure pour apprendre que le lendemain à neuf heures, nous défilons à TOULON

#### **Dimanche 27 août 1944**

Je prends la garde jusqu'à deux heures puis je m'endors, je m'éveille de bonne heure pour me laver, me raser et brosser ma tenue pour le défilé. Nous sommes passés en revue dans le faubourg même où nous nous sommes battus, nous défilons en ville sous les acclamations de la foule et nous rentrons. L'après-midi repos. Après : RAS (rien à signaler).

### **Lundi 28 août 1944**

Le matin, nous partons pour FABREGAS, où nous nous reposons un peu. Nous nous installons dans un bois de pins face à la mer, c'est un joli coin plein de villas d'ailleurs, mais de villas qui ont été évacuées. Je remets le Scout en état et le soir je vais dans le fort voisin faire une razzia, il faut faire attention où l'on met les pieds car est plein de pièges à mines. Je reviens avec un tas de petites choses. Je ne dîne pas je n'ai pas faim, je m'endors.

### **Mardi 29 août 1944**

Je fais la grasse matinée, le sénégalais m'apporte au lit le chocolat fait par le radio, il m'apporte aussi des biscuits et des bonbons. Je suis comme un coq en pâte.

Je travaille sur mes armes, et sur un pistolet trouvé hier au fort sous un canon que les fritz avaient fait sauter comme tous les autres d'ailleurs. Je lave mon linge et fais la sieste, je voulais retourner au fort mais c'est interdit. Il vient d'arriver à l'infirmerie qui se trouve à côté de mon Scout trois soldats du régiment qui se sont pris dans les pièges à mines, ils ont reçu toute la charge dans le dos, mais maintenant on ne peut plus aller au fort. Ça vaut mieux, il n'y aura plus d'accidents.

### **Mercredi 30 août 1944**

Levé de bonne heure, en tenue de parade pour défiler à TOULON, rentré à midi, l'après-midi, repos. RAS.

### **Jeudi 31 août 1944**

Repos toute la journée. Le soir, j'allais me coucher quand le lieutenant vint me prévenir et me féliciter pour ma nomination de caporal qui date du premier juillet.

C'est drôle, il y a juste deux ans que j'ai été nommé pour la première fois.

### **Vendredi 1er septembre 1944**

Repos, nous sommes à FABREGAS dans un joli petit bois de pins qui domine la mer, il y a quelques villas mais toutes évacuées, à proximité une batterie d'artillerie allemande où j'ai déjà fait quelques explorations. A deux heures, nous sommes prévenus de nous tenir prêts à partir, nous ne partons que le soir tard vers dix heures, toute la nuit nous roulons. RAS.

### **Samedi 2 septembre 1944**

Il est très pénible de tenir les yeux ouverts, la fatigue et la poussière nous endorment.

Il ne le faut pas surtout, dans mon Scout tout le monde dort. J'entends du bruit derrière moi, c'est le Scout qui me suit qui a emporté un arbre et est tombé dans le fossé, il s'est endormi au volant, mais il n'y a que des dégâts matériels. Pour me tenir éveillé, je m'essuie le visage avec mon chèche humide. Le matin au lever du jour, une pause nous permet de faire du café au lait bien chaud. Avec le jour, mon envie de dormir a disparu.

Tous les ponts sont sautés, il faut passer sur des ponts de bateaux ou des ponts de fortune qui nous obligent à de grands détours. Les bas-côtés de la route sont jonchés de camions et voitures allemandes, la plupart hélas de marque française qui ont été incendiées par les chasseurs français ou américains.

Quelquefois aussi, un de ces chasseurs que la DCA mobile allemande a abattu.

Pourtant, dans les villages où nous passons, les gens nous applaudissent, nous donnent du vin et des raisins quand nous pouvons nous arrêter. Dans l'après-midi, nous prenons une bonne averse, nous sommes trempés comme des soupes, le soleil a tôt fait de nous sécher. Depuis hier soir, nous avons passé : AIX EN PROVENCE, AVIGNON, NIMES et le soir nous bivouaquons à MONTPELLIER.

### **Dimanche 3 septembre 1944**

Départ de bonne heure, il fait froid, il fait noir, nous roulons vite et passons par BEZIERS, NARBONNE, à midi nous arrivons à PERPIGNAN, nous avons une demi-heure pour nous préparer car tout à l'heure nous allons être passés en revue par le Général de Lattre de Tassigny qui nous commande. La revue et le défilé se passent sous les acclamations de la foule, après nous pouvons aller en ville... Quelle chance ! C'est la première fois depuis que nous sommes en France que nous pouvons sortir. En ville, les gens nous regardent curieusement, ils ne savent pas à qui ils ont affaire et quand ils voient que nous avons l'écusson tricolore sur notre manche, ils nous assaillent de questions auxquelles nous nous efforçons de répondre de notre mieux.

L'après-midi se passe dans les cafés, et en promenade, le soir je rentre me coucher à onze heures car demain nous roulons. C'est ma première bonne journée passée en France.

### **Lundi 4 septembre 1944**

Nous partons de PERPIGNAN dans la matinée et refaisons le même chemin qu'hier, mais en sens inverse, nous repassons NARBONNE. BEZIERS et MONTPELLIER, nous bivouaquons à LUNEL dans une ferme, c'est plein de moustiques.

#### **Mardi 5 septembre 1944**

Départ de bonne heure. Rouler toute la journée en remontant la vallée du Rhône.

Tout le long de la route est jalonné de tombes allemandes et de véhicules brûlés. Où nous sommes arrêtés (LE POUZIN). Il y a quelques voitures brûlées et deux tombes allemandes toutes fraîches à côté de mon Scout. A part ça, RAS.

#### **Mercredi 6 septembre 1944**

Départ vers neuf heures, j'ai bien dormi mais j'étais tellement fatigué qu'hier soir, je me suis endormi sans manger. Nous étions à peine partis que je double le vagemestre, j'en profite pour lui demander s'il y a des lettres, il me donne celles de tout l'escadron, je prends les miennes, 3 de ma fiancée et une de mes amis de Mazagan. Je ne peux encore répondre, nous sommes trop souvent en mouvement.

Toute la journée des voitures brûlées, des ponts effondrés ce qui nous oblige à passer dans des endroits invraisemblables. Ce soir, nous venons de camper à proximité de LYON environ 12 kilomètres cinq (CONDRIEU). Nous l'apercevons de loin.

#### **Jeudi 7 septembre 1944**

La pluie me réveille vers quatre heures du matin, le temps de bâcher mon Scout, je suis trempé complètement et mon lit aussi. L'humidité m'empêche de me rendormir et quand le réveil vient je me lève et cours pour me réchauffer, il pleut toujours, le bon chocolat que nous faisons nous fait du bien. Nous traversons LYON. BOURG, puis des villages, les gens nous accueillent aux cris de "Vive de Gaulle" nous donnent des fruits, les jeunes filles des fleurs, des baisers, surtout dans les derniers villages que nous avons faits, nous sommes les premiers français à y passer. Le soir, nous campons à une douzaine de kilomètres de LONS LE SAUNIER, ce village est MALLERAY.

#### **Vendredi 8 septembre 1944**

J'ai nettoyé mon Scout, il en avait besoin, je change un ressort que j'avais cassé, il pleut toujours par à-coups. La jeune fille de la ferme a eu la gentillesse de repasser mon pantalon de travail. Je ne dormirai pas cette nuit, je suis de service.

#### **Samedi 9 septembre 1944**

Réveil à 2 heures, départ presque aussitôt, les jeunes filles ont fleuri mon Scout.

Nous roulons sans lumières, c'est pénible. A onze heures du matin, nous campons à la lisière d'une forêt de pins, les yeux me brûlent, je me couche tout de suite. A 4 heures de l'après-midi, je vais dans un village proche du bivouac, 2 Scouts d'un autre régiment que le nôtre y ont été incendiés par une patrouille boche, je trouve du gruyère et du beurre, ça améliore l'ordinaire. A 6 heures, nous partons toujours plus haut en direction de BELFORT. A minuit nous nous arrêtons à l'orée d'un village NODS, nous sommes à 20 kilomètres de la Suisse. A demain.

#### **Dimanche 10 septembre 1944**

Jusqu'à cinq heures, j'ai somnolé à mon volant, le froid auquel je ne suis plus habitué m'a obligé à me mettre debout. En attendant le jour je cause avec des camarades qui sont comme moi. Au lever du jour, je me camoufle sous un abri pour que l'aviation ennemie ne puisse repérer mon Scout. Je vais en resquille au village et je ramène du beurre, du fromage et du lait ce qui nous permet de faire du chocolat au lait et de manger des biscuits beurrés. Pour un dimanche, le petit déjeuner peut aller. Dans la matinée comme j'ai le temps je fais une carte à ma mère et une longue lettre à ma fiancée qui depuis trois semaines est sans nouvelles.

L'après-midi, je dors au soleil, le soir nous apprenons qu'une partie du régiment est déjà engagée, il y a un peu de casse. Il fait froid. Je vais me coucher dans mon Scout. Bonne nuit.

#### **Lundi 11 septembre 1944**

Départ vers huit heures, nous nous rapprochons du front, les mitrailleuses claquent sèchement dans la forêt, le Scout est mis en position à la lisière d'un bois où paraît-il, il y a encore des boches, ce n'est pas dangereux mais on ne se bat pas trop loin.

Dans la soirée nous avançons encore, les obus ennemis tombent à proximité. Nous passons la nuit en lisière d'un bois, trois fois de garde dans la nuit, une heure de garde deux heures de repos il faut se méfier terriblement.

#### **Mardi 12 septembre 1944**



La nuit se passe sans incidents, seulement le tir à peu près ininterrompu des batteries alliées et ennemies. Dans la matinée, nous avançons encore, pendant une patrouille trois camarades sont tués par des mitrailleuses. Déjà hier, 40 types du régiment sont disparus, il n'en est revenu que six. Un autre copain vient d'avoir le pied coupé par un éclat d'obus. Les boches allongent leur tir, pour arroser un carrefour derrière nous, on entend les obus siffler au-dessus de nos têtes. Je me couche vers minuit après avoir pris la garde.

### **Mercredi 13 septembre 1944**

Toute la nuit, le canon a tonné, dans la matinée les boches ont dérégulé leur tir et les obus sont tombés près de nous, aussi par prudence nous avons fait des trous contre les éclats, je me rase et je me lave. Un avion d'observation français est au-dessus de nos têtes, il règle le tir de l'artillerie, qu'est-ce que les boches prennent. La température s'adoucit et il se remet à pleuvoir, et ça tombe, je me réfugie dans le Scout. Le soir sous la pluie, il faut changer le Scout de place car il s'enliserait, quel travail ! Enfin on peut dormir la nuit je me réveille avec les fesses toutes mouillées, la bâche est trouée et l'eau a coulé dans ma civière (récupérée sur le bateau de débarquement et me servant de couchette). Quel sale temps.

### **Jeudi 14 septembre 1944**

De trois à cinq heures, je suis de garde, il pleut toujours à torrent, je me recouche jusqu'à sept heures tout trempé, nous nous sommes faits un bon chocolat. La pluie a cessé, l'équipage part en patrouille dans les lignes ennemies je suis volontaire pour y aller, mais j'ai ordre de rester à mon Scout. Le soir la patrouille revient, ils ont trouvé les emplacements vides et ils n'ont pas reçu d'obus. Je ne suis pas de garde. Cette nuit. Je vais bien dormir, ce n'est pas trop tôt, j'y suis toutes les nuits depuis que nous sommes au contact, comme tout le monde d'ailleurs. Le village où nous sommes s'appelle LANTHENANS.

### **Vendredi 15 septembre 1944**

Hélas Je n'ai pas trop bien dormi, dans la nuit, l'ennemi s'est mis à nous bombarder sans répit et ça tombait près, nous avons eu l'explication de ce bombardement au petit jour. Ils faisaient ça pour nous distraire pendant qu'une de leurs patrouilles pénétrait dans nos lignes. Mais au retour elle s'est accrochée à un de nos postes, il y a eu des rafales de mitrailleuses de part et d'autre. Puis notre artillerie s'en est mêlée et ça a calmé ceux d'en face. Dans la matinée il y a encore eu une patrouille dont l'équipage fait partie. Je n'y suis pas encore admis. Le soir il y en a encore une. Pour y aller je demande au lieutenant lui-même, de cette façon j'y suis allé. Nous partons en longeant la lisière des bois, le doigt sur la détente de la mitraillette, assez espacés les uns des autres car il ne faut pas faire comme les trois copains il y a quelques jours, ils ont été tués nets d'une seule rafale.

Heureusement rien de tout cela nous arrive mais en débouchant dans une prairie nous apercevons du mouvement autour d'une ferme isolée, nous observons à la jumelle pas de doute ce sont des boches, nous revenons car nous avons ordre de ne pas nous accrocher, les renseignements sont donnés au PC et un quart d'heure après, la ferme est copieusement arrosée par notre artillerie. Avec le chef nous faisons une bonne soupe, puis après je vais me coucher car cette nuit je suis de faction et il faut ouvrir l'œil.

### **Samedi 16 septembre 1944**

Ça y est, les patrouilles ennemies sont encore entrées dans nos lignes.

Les mitrailleurs, les mitraillettes et les carabines tirent au jugé car on ne voit que des ombres. Tout ce bruit me réveille. C'est justement l'heure de ma faction il est quatre heures. Je fouille en vain la nuit, je ne vois et n'entends rien, depuis que nous sommes en ligne nous nous reposons peu, les nerfs sont constamment tendus, même quand nous dormons. Nous faisons du travail qui n'est pas le nôtre, mais comme l'infanterie n'est pas là, il nous faut tenir les lignes en attendant qu'elle arrive, nous espérons une prochaine relève. Après avoir bu le chocolat je m'endors, pour peu de temps, je suis réveille pour aller faire une patrouille au retour je me rendors, c'est la pluie à une heure qui me réveille, le temps de bâcher mon Scout et je suis trempé, quel temps si avec ça je ne reviens pas avec des rhumatismes j'aurai de la chance, avec ça, à force de porter le casque qui est lourd j'ai mal au crâne et il me tombe quelques cheveux. Dans l'après-midi je change mon Scout de place.

Dès que je serai au repos je ferai une longue lettre comme il y a huit jours. Et il pleut toujours ! Quelle chance nous sommes relevés à dix heures par les tirailleurs sénégalais, nous allons enfin dormir sans soucis. Nous revenons dans un village situé à dix kilomètres des lignes, nous avons une bonne grange avec de la paille, pour ma part je préfère ma civière dans mon Scout, pour la première fois depuis sept jours je peux me déshabiller et me déchausser, pour dormir.

### **Dimanche 17 septembre 1944**

J'ai dormi comme une marmotte jusqu'à onze heures. Puis le tirailleur m'a apporté un demi litre de lait chaud que la fermière nous avait préparé. Il pleut toujours quel fichu temps !

Un peu avant midi, je me lève, je me mets dans un coin de grange désert et là dans la tenue d'Adam, je me douche copieusement à l'eau froide avec mon casque américain, ça fait du bien car en ligne on n'a pas le temps de se laver ou de se raser.

L'après-midi il faut nettoyer les armes que la pluie a fait rouiller. Le soir nous mangeons un excellent ragoût que la fermière a fait, mais malheureusement sans pain et sans vin. Avant de dormir, elle nous a fait un bon verre de lait chaud. Dans l'après-midi, j'ai fait une longue lettre à ma fiancée. Nous sommes à TOURNEDOZ.

#### **Lundi 18 septembre 1944**

Je me lève à neuf heures pour toucher la solde, nous sommes diminués... je n'ai pas de veine pour une fois que j'étais caporal ! Puis je rentre mon Scout. Je fais une lettre pour ma fiancée, je ne sais pas quand elle lui parviendra car j'ai appris que les lettres remises il y a huit jours ne sont pas encore parties, ça promet! Nous faisons un bon dîner : un peu de pain, de la purée de pommes de terre et de la tarte aux prunes.

#### **Mardi 19 septembre 1944**

Je me lève tard, nettoie mon moteur, puis mon linge, je prépare le Scout car j'en ai reçu 1 ordre, sans doute allons-nous partir en mission. Je fais sécher mon linge en attendant. A la nuit, le contre-ordre arrive, nous restons ici jusqu'à minuit. Je ne dors pas car je suis de garde.

#### **Mercredi 20 septembre 1944**

De minuit à deux heures, je suis de garde, je suis à peine entré dans le Scout que la pluie se met à tomber. Le matin, réveil de bonne heure, nous partons, mais cette fois au repos dans un village à quelques kilomètres en arrière des lignes c'est à SERVIN.

Nous serons tranquilles. Le Scout est garé devant une maison dont les gens nous invitent à déjeuner.[.....]

#### **Jeudi 9 novembre 1944**

Le matin, j'écris il ne pleut plus mais la neige tombe, l'après-midi j'ai une lettre de ma fiancée et une de ma mère, nous allons au tir, la neige souffle en violentes rafales, il fait très froid surtout aux pieds.

#### **Vendredi 10 novembre 1944**

RAS.

#### **Samedi 11 novembre 1944**

Je me lève à midi, mais pendant que j'étais couché j'ai entendu deux coups de canon pour la minute de silence en l'honneur du onze novembre, puis j'ai remis en état une voiture civile que des copains avaient trouvée et voulaient utiliser pour aller à SERVIN à deux heures, j'ai déjeuné puis j'ai eu une lettre de ma fiancée. L'après-midi j'écris à ma mère et à ma fiancée, il neige.

#### **Dimanche 12 novembre 1944**

Je me lève, me rase, j'ai une lettre de ma mère j'écris et je joue aux cartes.

#### **Lundi 13 novembre 1944**

Il y a défilé mais je n'y vais pas. J'ai bien fait, car les copains ne reviennent qu'à cinq heures sans avoir déjeuné et tout mouillés, ils sont restés cinq heures dans la neige pendant que de Gaulle et Churchill les passaient en revue à MAICHE (Doubs).

#### **Mardi 14 novembre 1944**

Le matin, exercice de patrouille avec de la neige jusqu'aux genoux, ce qui fait qu'en arrivant, nous avons les pieds et le pantalon trempés.

En arrivant, il faut préparer tout pour le départ, peut-être allons-nous partir ?

Ce n'est que quand j'ai fini de tout préparer que je peux me sécher. L'après-midi, paiement de la solde, puis j'écris,

Je reçois une lettre de ma fiancée qui date du 2/10.

Nous attendons le départ qui ne vient pas.

#### **Mercredi 15 novembre 1944**

Il faut monter les chaînes sur les pneus de mon Scout, à midi nous mangeons le lièvre que le cuisinier a tué l'autre jour. Le soir, exercice de patrouille jusqu'à neuf heures et demie. Nous rentrons tout trempés.

#### **Jeudi 16 novembre 1944**

Le matin, marche forcée de vingt kilomètres, pour y échapper, quelques uns se sont faits porter malades, mais ils en seront quittes pour quinze jours de prison. Nous avons marché très vite avec sur nous les vêtements d'hier soir qui n'étaient pas secs.

Retour à midi, après j'écris. Départ pour le lendemain matin six heures.

#### **Vendredi 17 novembre 1944**

Départ de bonne heure direction inconnue ? Il fait nuit, nous passons MAICHE et ST HIPPOLYTE, nous arrivons dans le No man's land à BLAMONT, tout est miné, il faut faire attention, il n'y a plus personne. Pour la première fois, nous allons vraiment faire de la reconnaissance, la plupart des villages où nous passons sont tous vides, pillés et minés. De temps en temps on voit un barrage antichars ennemi abandonné, je crois que nous allons vers une grande offensive. Les boches reculent, nous arrivons à HERIMONCOURT, grande joie des quelques habitants qui restent. Les Allemands sont partis il y a quelques heures à peine, les gros chars nous accompagnent, il y a aussi de l'infanterie.

Nous poussons en direction d'ABBEVILLIERS où nous arrivons le soir à la nuit, nous allons dormir dans la paille, mais il faut une garde sévère car il y a des boches aux alentours. Le Scout est placé à un carrefour et les deux mitrailleuses commandent deux routes, manque de pot, à dix heures, tout le monde debout, on repart, nous n'avons même pas eu le temps de nous endormir. Il fait nuit noire, il faut rejoindre le village de CROIX qui se trouve à huit cents mètres de la SUISSE car il y a là un peloton de chez nous qui est isolé et en contact avec l'ennemi, il faut rouler sans lumières dans des chemins qu'on ne voit pas sous la neige, traverser des bois encore infestés de boches, à CROIX nous retrouvons le peloton dont les Jeeps sont en reconnaissances.

#### **Samedi 18 novembre 1944**

Par radio, nous suivons la progression des Jeeps, tout à coup, on entend "sommes tombés sur barrage ennemi et mitrailleuses, adjudant chef blessé". Ça commence ! Le Scout est désigné pour aller avec deux Jeeps se porter à deux kilomètres du village de CROIX pour retarder les Allemands au cas où ils voudraient reprendre le village.

C'est du sale travail surtout en pleine nuit ; arrivés à l'endroit prévu nous faisons demi tour pour être prêts à partir au cas où nous serions surpris, les mitrailleuses sont prêtes à tirer, pas question de dormir il faut ouvrir l'œil, il fait très froid, il semble que chaque buisson cache un ennemi, mais le reste de la nuit se passe sans incidents.

A l'aube, nous rejoignons CROIX, nous n'aurons pas le temps de préparer le café, il faut repartir à la poursuite du boche, nous passons à cent vingt mètres de la frontière SUISSE, les cloches de CROIX sonnent à toute volée comme hier à HERIMONCOURT pour fêter la libération, ce qui fait dire à mon chef de voiture qui est un farceur : "Ils préviennent le prochain village (encore tenu par l'ennemi) que nous allons arriver".

Nous passons à SAINT DIZIER, les gens sont heureux d'être enfin libérés, puis le peloton est envoyé en mission de reconnaissance sur la route de LEBETAÏN (d'où nous partons) à FÊCHE-L'ÉGLISE, en cours de route nous sommes arrêtés dans les bois par les boches, les mitrailleuses et les canons se mettent à tirer. Comme il n'y a pas d'infanterie, nous mettons pied à terre pour prendre le bois (bois des COMBATTES). Seul le radio reste dans la voiture, pour moi c'est Maurice Perrin qui reste dans mon Scout car il est maintenant mon radio. Mitraillettes et carabines en main nous avançons derrière deux chars. Arrivé à l'entrée du bois, je suis désigné avec un sergent (*Sergent LOUBET*) et un copain pour y pénétrer et aller y voir. J'ai un petit pincement d'appréhension, on ne sait pas ce qui nous attend, surtout dans ces bois, c'est traître et plein de travaux de défense.

Nous ne voyons rien et faisons signe aux autres d'avancer, nous avançons en éventail parmi les abattis, les réseaux de barbelés et les tranchées. Tout à coup, on entend un bruit dans une cagna, nous leur disons de sortir et il en sort un boche plus mort que vif (je le comprends) qui se traîne sur les genoux en implorant qu'on ne le tue pas.

Il n'en est pas question car on a besoin de renseignements. Nous trouvons cigarettes gauloises et moi je trouve un joli petit poignard finlandais (*Ce poignard se trouve dans la salle d'honneur du R.I.C.M. à Poitiers*) qui appartenait à un officier et que je prends pour offrir à ma fiancée.

Dans la fouille du bois on trouve un autre boche blessé par nos mitrailleuses, quant aux autres, ils se sont enfuis, nous remontons dans nos Scouts avec le prisonnier en plus dans le mien et nous continuons notre reconnaissance, nous sommes encore arrêtés dans un bois par des mitrailleuses, le sergent qui m'accompagnait tout à l'heure est grièvement blessé (*Sergent LOUBET : blessé, décédé le lendemain.*).

Le canon du char de CAROL détruit les mitrailleuses ennemies, nous continuons jusqu'à FÊCHE-L'ÉGLISE, les cloches de la libération sonnent, les habitants s'en donnent à cœur et à joie. J'ai une lettre de ma

fiancée, elle choisit mal son moment pour me faire la tête. De FÊCHE-L'ÉGLISE nous devons, à travers des bois pleins de boches, aller reconnaître le village de THIANCOURT avec des chars lourds et quelques fantassins. Il faut y aller par des chemins de traverse où le Scout avance péniblement, nous mettons pied à terre, puis en Jeeps nous allons jusqu'à une hauteur qui domine le village à l'endroit où se trouve le cimetière. A peine arrêtés, nous sommes accueillis par des violentes rafales de mitrailleuses, un camarade est blessé à la cuisse (*Brandt blessé*), nous nous allongeons dans les fossés, puis à travers bois, nous avançons avec méfiance, le doigt sur la détente, en direction du village que l'ennemi bombarde juste en ce moment parce qu'il nous a vus.

Nous arrivons en même temps que les fantassins, et surprenons les boches en train de s'apprêter à partir en auto soit en vélo, ils sont une trentaine et ont l'air piteux de s'être laissé prendre.

Mais il faut fouiller les maisons car il y a des snipers cachés.

Avec un copain, nous fouillons le moulin et ne trouvons rien, puis nous recommençons avec douze hommes et ne trouvons encore rien, pourtant à peine sortis nous recevons une grenade par derrière, heureusement elle n'a fait de mal à personne car elle est tombée dans le ruisseau qui coule sous le moulin, les deux copains et moi l'avons échappée belle car elle a éclaté à trois mètres derrière nous. Vite, nous nous sommes abrités derrière un coin de mur, et avons arrosé à la mitrailleuse un petit réduit attenant au moulin et que nous avons oublié de fouiller et où justement un boche était planqué.

Il lance une autre grenade, qui fait le même effet que la première puis il se blesse lui-même en en jetant une troisième car on l'entend gémir. Prudemment, nous avançons et défonçons la porte. Il est là, allongé, blessé légèrement et nous disant d'un air effrayé "ami à vous". Pour toute réponse, un sous-officier des chars qui vient d'être blessé lui balance une balle dans la tête. Ceux qui ont pu s'échapper courent dans les champs en se cachant, mais de temps en temps ils sont abattus. Il y en a quatre qui courent dans un champ, les mitrailleuses leur tirent toutes dessus. Trois tombent, mais le quatrième continue à courir et réussit à s'échapper. Il doit être invulnérable car avec tout ce qui lui tirait dessus, il devrait être mort.

Les gens nous donnent à manger, c'est la première fois depuis le départ que je mange. Le soir vers quatre heures, je remonte avec le second lieutenant pour ramener les Scouts, pour emmener les prisonniers, nous étions bien tranquilles, le village était libéré, nous causions en riant et en blaguant, nous cheminions côte à côte, l'arme à la bretelle, quand nous avons dépassé le village de deux cents mètres et nous n'étions que tous les deux quand brusquement un coup de fusil part de je ne sais où (c'est un sniper) et le lieutenant (*Aspirant PORTA*) qui me causait s'affaîsse en poussant une petite plainte.

Je suis surpris par ce coup et par le fait de voir le lieutenant tué net un deuxième coup destiné à moi mais qui heureusement m'a manqué me ramène à la raison. Je me jette dans le fossé juste quand un troisième coup arrive. Je lâche au jugé quelques rafales de mitraillette sur les buissons à ma gauche d'où je pense que le coup est parti, puis je me demande comment je vais sortir de là car sans doute l'autre me guette. Je n'en mène pas large : devant mon nez le cadavre du lieutenant dans une mare de sang et ailleurs l'autre qui m'attend. En quelques secondes, je pense intensément à ma mère et ma fiancée. Heureusement j'aperçois un chef de char qui s'étonne de voir le lieutenant couché. Je l'appelle et lui explique ce qui se passe sans lever la tête bien entendu. Il faut que je gueule car il est loin, il vient avec son char et quelques fantassins pour me dégager.

En relevant le corps du lieutenant, je vois qu'il a une balle en plein cœur et qu'elle venait face à nous ; du cimetière sans doute et non de la gauche comme je le présumais. Je suis plutôt pâle à la pensée que le sniper aurait aussi bien pu me viser que le lieutenant puisque nous étions côte à côte.

Pauvre lieutenant, un chic type et sa fiancée l'attendait depuis cinq ans en Lorraine. On lui prend ses photos et sa plaque d'identité. Entre temps, les Scouts sont venus d'eux-mêmes, nous les remplissons de prisonniers et les emmenons à SAINT-DIZIER. A minuit, je suis de retour à THIANCOURT.

#### **Dimanche 19 novembre 1944**

Je m'endors jusqu'à cinq heures du matin. Oh ! Que d'un œil car on ne sait jamais. A cinq heures, départ ! Il fait noir et pas de lumière bien entendu. Je frôle les murs et les talus plus d'une fois. Nous allons jusqu'à DELLE qui a été pris la veille. Nous y arrivons au petit jour, refaisons les pleins d'essence et d'huile et buvons du café.

Nous partons en direction de l'ALSACE, passons à COURTELEVENT, le prochain pays sera en ALSACE. Nous avons pour mission de reconnaître jusqu'à SEPPOIS mais il y a une résistance. Alors, le troisième peloton, le mien doit prendre ce pays de flanc. En reconnaissant un autre village, nous passons la frontière, prenons une petite route et tombons sur un fort barrage anti-char. Après une reconnaissance par une patrouille dont je suis, le barrage n'est pas défendu mais il empêche le passage. Toujours à pied avec la patrouille, nous essayons de trouver un autre chemin. Pour cela, nous suivons derrière un char car nous sommes en plein bois. Le chemin reconnu, les jeeps passent mais les Scouts s'y enlisent. Il faut le char de CAROL pour les sortir. Toujours avec le char, nous démolissons le barrage avec précaution car il pourrait être miné. La route libre, nous passons et arrivons en vue d'UEBERSTRASSE, le village que nous devons reconnaître. En approchant, un camarade (*Maurice CHAPUT*) se fait tuer net par une rafale de treize balles de mitrailleuses mais un autre copain le venge en abattant à la mitraillette cinq

boches qui servaient ce nid de mitrailleuse. Comme nous ne pouvons pas passer, nous repartons pour SEPPOIS par un chemin de traverse. En cours de route, une mitrailleuse allemande est détruite par un coup de canon.

SEPPOIS venait d'être pris quand nous y sommes arrivés, malgré qu'un 88 ait démoli un char de chez nous et tué deux hommes de l'équipage. Nous avons ordre de pousser jusqu'à LARGITZEN, un village deux kilomètres plus haut que SEPPOIS. En traversant SEPPOIS, nous voyons le 88 que les boches ont abandonné, puis des maisons qui brûlent, des cadavres allemands, des voitures qui brûlent aussi.

Ici, toutes les inscriptions sont en allemand, nous passons par-dessus un immense fossé antichar fait par TODT. Nous arrivons à LARGITZEN un village où il y a encore du boche, dans la nuit tombante, nous les voyons qui se sauvent à demi-courbés vers les bois. Mon mitrailleur les arrose ce qui les fait disparaître, dans le village. Des camarades ont fait une vingtaine de prisonniers, nous ne dormirons pas cette nuit encore ! Il faut surveiller.

Maurice CHAPUT (son frère jumeau, Roger, était au PAC du 4ème escadron du lieutenant Hilliquin).



Maurice Chaput



Roger Chaput

La jeep sur la photo à droite porte le n° 413 912

C'est sur cette jeep - qui portait le nom de "Balaguier" (fort de Toulon pris par le RICM) - que Maurice Chaput trouva la mort.

Cette photo a été prise le 29 avril 1945.

- Georges Barthelemy : Chef de voiture
- André Haro : Conducteur
- Georges Brand : Eclaireur (blessé le 18/11/44 de retour dans la jeep).

#### **Lundi 20 novembre 1944**

Nuit sans histoire, départ à cinq heures, direction SEPPOIS. Nous sommes dans la plaine d'ALSACE, il n'y a pas de neige, mais il pleut et la nuit il fait froid, je ne mange presque pas, je maigris. Nous fonçons

vers le Nord, passons BISEL, SCHINSOULTZ, JETTINGEN, HERFANZKIREN, MAGSTATT, RANZWILLER, STEINBRUNN, BRUEBACH. A BRUEBACH, je passe la nuit dans la paille et pour la première fois, je dors bien.

#### **Mardi 21 novembre 1944**

Départ le matin vers dix heures, direction MULHOUSE, nous redescendons un peu vers RANZWILLER, passons à VALTEINHEIM, SIERENTZ, HABSHEIM, RIXHEIM, Ile NAPOLEON à proximité de MULHOUSE.

Là, la bataille fait rage, on voit les maisons voler en éclats ou brûler, nous sommes bombardés. Le soir je monte avec mon Scout la surveillance à un carrefour qui mène à MULHOUSE, j'arrête trois civils qui ne comprennent pas un mot de français, je les laisse partir. Au lieu de répondre au poste suivant, ils disparaissent. Plus tard j'arrête un autre civil je le fouille : il n'a pas d'armes et je le laisse partir puis je somnole à mon volant toute la journée. Nous avons remonté le long de la forêt de la HARDT.

#### **Mercredi 22 novembre 1944**

C'est la fête de ma sœur, seulement je ne puis lui souhaiter, à quatre heures il faut descendre toutes les armes du Scout car les boches contre-attaquent. Je suis envoyé avec le Scout en arrière. Les hommes de l'équipage vont faire les fantassins. Je suis en surveillance à un carrefour il n'y a que des habitations de cheminots: les gens sont chics, ils nous apportent du café, exécrable d'ailleurs, de la soupe. Je me lave et me rase. A midi, je déjeune chez un civil. Le soir, le Scout est garé dans une cour et je monte la garde jusqu'à huit heures. Je vais dîner où j'ai déjeuné à midi puis me couche dans mon Scout.

Il pleut toute la nuit ce ne sont que des coups de canons et des rafales de mitrailleuses mais je dors bien quand même.

#### **Jeudi 23 novembre 1944**

Le matin un violent tir d'artillerie me réveille. Les mitrailleuses claquent sèchement. Ce sont les boches qui contre-attaquent, on reconnaît l'aboiement du mortier, la veille déjà, des groupes ennemis laissés derrière nous avaient coupé la route de PELLE et réoccupé SEPPOIS mais ils ont été tout de suite repoussés. Dans MULHOUSE les casernes résistent elles sont tenues par des gendarmes et des S.S français, aussi comme ils savent qu'ils seront fusillés ils se défendent jusqu'au bout. Vers dix heures du matin ça se calme. Les boches ont dû être repoussés. Nous veillons maintenant sur la lisière de la HARDT qui se trouve en face de nous car ils s'y sont réfugiés.

De temps en temps il part des rafales qui passent au-dessus du Scout. En ce moment, il est quatre heures de l'après-midi le canon tonne, deux balles de fusils viennent de me passer au-dessus de la tête ce qui me fait instinctivement baisser, j'ai le casque de radio sur les oreilles et je note les besoins en munitions de nos armes qui sont en ligne, puis je transmets au lieutenant dépanneur qui se charge de faire ce qu'il faut.

Le soir nous nous formons en carré pour passer la nuit, je ne mange pas, je n'ai pas faim. Je me couche avec toujours l'orchestre du canon et des mitrailleuses pour me bercer et m'endormir.

#### **Vendredi 24 novembre 1944**

De deux heures à quatre heures je suis de garde il faut ouvrir l'œil car la lisière du bois n'est qu'à quarante mètres et les boches sont derrière. Toute la nuit c'est un tir ininterrompu de part et d'autre. Dans la matinée passent les cadavres de trois de mes camarades qu'un camion emmène vers l'arrière. Ils se sont fait tués dans une maison à coups de rocket gun. Je bois du chocolat avec quelques biscuits. Nous nous apercevons que dans la nuit un obus a pris toute la rue où nous sommes en enfilade et est allé défoncer une maison dans le bout ! Ça tonnait tellement que nous ne nous en sommes pas aperçus. Juste au moment où j'écris, il arrive un arrosage d'obus, quelque chose de soigné. Je me suis mis à plat dans mon Scout, le blindage me protégera des éclats et par les fentes de visées je vois les éclatements à quarante mètres, des types se couchent rapidement enfin, après une douzaine d'obus ça s'arrête, il n'y a eu personne d'atteint c'est de la veine.

Le soir nous regroupons les véhicules face à la lisière du bois qui est plein de fritz.

Je suis de garde de six à huit heures, il fait nuit depuis une demi-heure déjà quand dans le bois, je vois une lumière qui se déplace.

Les autres sentinelles ont vu en même temps car d'un seul coup toutes les mitrailleuses se mettent à cracher, les autres ripostent un peu, quant à moi le ventre dans la boue, j'appuie sur la détente tac, tac, tac, tac, les balles traceuses font de jolies gerbes d'artifice, dommage qu'il y ait autre chose à faire que de l'admirer, petit à petit les rafales cessent, mais je n'y comprends rien la lumière est toujours là qui bouge et tant que j'ai été de garde elle a bougé Je ne bouge pas et j'entends les éclats qui fouettent le blindage ça cesse et je m'endors.

#### **Samedi 25 novembre 1944**

Je m'éveille tout mouillé car la bâche du Scout est trouée et il a plu toute la nuit, je change mon Scout de place, je fais mon café, me rase, me débarbouille, dans la matinée quatre allemands sont faits prisonniers dans le bois, ce sont de jeunes S. S.

Le soir, à sept heures, je vais chercher les armes en ligne car les types de l'équipage vont être relevés, je reviendrai à onze heures chercher la dernière mitrailleuse de sept à une heure du matin je monte la garde.

#### **Dimanche 26 novembre 1944**

A une heure du matin il faut aller reprendre les dernières mitrailleuses, les boches sont à deux cent mètres, il faut faire attention, en passant sur un pont en plein clair de lune, je reçois un coup de quatre vingt huit juste à côté, le Scout s'ébroue sous le souffle, les éclats claquent sur le blindage, il y en a même un qui est rentré dedans il est tombé juste derrière moi en claquant contre le blindage, instinctivement j'ai rentré la tête dans les épaules mais cette fois encore j'en ai été quitte pour des égratignures sur mon blindage. Là où je reprends les copains, ils ont le premier jour où ils y étaient, anéanti deux cent six boches: ils venaient tranquillement et nos quatre mitrailleuses les ont tiré à bout portant les survivants se sont entassés dans une maison où ils ont été descendus à coups de soixante quinze par les tanks **distroyers**, un prisonnier a déclaré deux cent six hors de combat sur deux cent quarante. Une fois la relève finie nous repartons, direction inconnue, nous arrivons dans un village à deux heures du matin, je m'endors presque de suite, et ne me réveille qu'à neuf heures quand je m'entends appeler pour les lettres : une de ma mère et trois de ma fiancée. Nous sommes à MAGSTATT, je nettoie mon Scout puis vers trois heures bon déjeuner dans une maison alsacienne, la plupart des gens ne parlent pas français, c'est ennuyeux. Le soir je me couche à six heures car je n'ai presque pas dormi la nuit dernière.

#### **Lundi 27 novembre 1944**

Je m'éveille à neuf heures bon déjeuner je me change, je dîne, je m'endors dans une écurie, il y fait chaud. J'ai cinq lettres de ma fiancée et une de ma sœur.

#### **Mardi 28 novembre 1944**

De deux heures à quatre heures du matin je suis de garde, je me lève à neuf heures pour prendre mon café au lait, puis j'affûte un petit poignard finlandais que j'ai pris au bois des COMBATTES dans le paquetage d'un officier et que je garde pour donner à ma fiancée. A midi nous mangeons de la bonne choucroute que la maîtresse de maison a fait, puis j'écris. RAS.

#### **Mercredi 29 novembre 1944**

De deux heures à quatre heures je suis de garde, j'écris, il n'y a pas encore le courant rétabli dans le village, il nous faut nous éclairer à la bougie. RAS.

#### **Jeudi 30 novembre 1944**

C'est ma fête... une drôle de fête (*Saint-André*) de deux heures à trois heures je suis de patrouille. A neuf heures, le capitaine nous réunit pour nous féliciter des opérations que nous venons d'effectuer et qui n'ont coûté que vingt hommes dans d'autres escadrons c'est cinquante et soixante qu'ils ont perdus. Après, j'écris. A midi nous mangeons du lièvre. L'après-midi je lave mon Scout. Les adresses pour aller en permission sont prises je donne celles de ma fiancée et de ma mère. Ce soir comme le courant est revenu, nous pouvons écouter la radio, ce qui nous permet d'entendre un radio reportage sur la bataille d'ALSACE où nous nous reconnaissons. Je suis de garde de vingt deux heures à minuit.

#### **Vendredi 1 décembre 1944**

RAS.

#### **Samedi 2 décembre 1944**

RAS.

#### **Dimanche 3 décembre 1944**

J'ai passé mon après-midi à recopier mon journal, il pleut, il fait du vent. Je suis de garde de garde de vingt deux heures à minuit. RAS.

#### **Lundi 4 décembre 1944**

Le matin RAS. L'après-midi ordre de départ une heure après, nous partons en laissant un type de mon équipage qui était à la chasse, il en sera quitte pour huit jours de prison. Nous passons ZAESSINGUE. WALBACH, TAGSDQRF, WILLER, GREUZINGEN où nous restons. Avant de nous coucher nous allons au café où un camarade de l'équipage arrose ses vingt cinq ans. Il y a du bon vin d'ALSACE. J'ai froid la nuit.

#### **Mardi 5 décembre 1944**

Le matin réveil en sursaut, nous partons de suite, seulement ce n'est que vers onze heures que nous décollons. Direction inconnue, ce n'est qu'en arrivant que nous savons où nous allons. Nous passons RAPPENWILLER, BURMENACH, WERVUTZHOUSE, BOUXWILLER. FERRETTE et arrivons à WINKEL où nous restons. C'est un village de trois cent cinquante habitants où les gens ont l'air sympathiques, chaque voiture est remise dans une grange. Le mien est dans une maison où j'apprends que les habitants sont des Allemands venus pour "coloniser" l'ALSACE. Aussitôt, nous y sommes entrés avec un copain et avons commandé à la femme de faire chauffer de l'eau, pendant que cette eau chauffait nous avons fouillé partout et fait ouvrir toutes les caisses et les valises pour voir s'il n'y avait pas d'armes. Le bonhomme et la bonne femme n'étaient pas rassurés, nous n'avons trouvé qu'un grand drapeau à croix gammée, puis je me suis lavé. Après, avec le copain, j'ai porté mon linge à laver dans cette même maison sans leur demander leur avis.

Enfin, j'ai trouvé un lit dans une famille de boche. Il reste dans le village trois familles allemandes qui, quand les français sont arrivés, n'ont pas eu le temps de se sauver, ils seront sans doute internés dans quelque temps.

Maintenant, je suis dans une maison française où le patron, un brave type, a mis une pièce à notre disposition, nous y avons monté notre T.S.F, car nous avons un poste pris dans la maison d'un capitaine S. S à MULHOUSE. Le soir, bon dîner. Après, un copain de l'équipage qui est un enragé de la danse, va dans le village chercher des jeunes filles pour danser. Seulement, elles ne savent pas, tandis que moi, plus je vois danser plus ça m'ennuie. Je ne m'y mettrai jamais. Je vais me coucher de bonne heure, j'ai une longue lettre de ma mère et une de ma fiancée.

#### **Mercredi 6 décembre 1944**

De minuit à deux heures je suis de garde, le matin il pleut, j'envoie des enveloppes à ma fiancée, j'ai une lettre de mon frère et une de ma fiancée.

#### **Jeudi 7 décembre 1944**

Départ le matin à sept heures et demi direction la frontière SUISSE où nous allons monter la garde. La frontière est délimitée par des fils de fer barbelés que nous abattons à un endroit pour causer avec les soldats suisses. Ils parlent tous français et voient des soldats de chez nous pour la première fois. Ils passent en France quoique cela leur soit défendu pour voir mon Scout et nous nous passons en SUISSE simplement pour le plaisir d'être en SUISSE. C'est un échange de cigarettes et de tout ce que nous avons. Nous nous photographions tous ensemble, à midi nous mangeons dans une maison à cheval sur la frontière, puis dans la même maison j'écris à ma fiancée.

#### **Vendredi 8 décembre 1944**

D'une heure à quatre heures je suis de garde, à huit heures et demie nous repartons pour WINKEL. L'après-midi, une séance de cinéma nous est offerte à FERRETTE. J'y ai vu "Remorque" avec Jean Gabin et Michèle Morgan, le soir rentré à sept heures, puis, je passe la soirée chez des gens, à neuf heures je me couche. J'ai un colis de ma mère.[.....]

#### **Lundi 15 Janvier 1945**

Le matin vers sept heures réveil brutal il y a alerte, je pars mais il manque deux types Maurice et Bouboule (*Bardin*) ce qui leur vaudra sans doute quelques jours de prison. A neuf heures, nous sommes de retour, l'alerte est passée, j'écris à ma fiancée. Après le déjeuner j'arrange et prépare les effets d'un type de mon équipage qui est à l'hôpital.

#### **Mardi 16 janvier 1945**

Je vais chez le dentiste, puis j'écris le soir j'ai 4 lettres de ma fiancée. RAS.

#### **Mercredi 17 janvier 1945**

Le matin, marche de vingt kilomètres, l'après-midi, nous faisons des trous puis, je suis de garde. J'ai une lettre de ma fiancée, et une de ma sœur. RAS

#### **Jeudi 18 janvier 1945**

Le matin, je suis de garde de minuit à deux heures puis, à huit heures, je vais à l'exercice. De onze heures à une heure et demie, je suis de garde. RAS.



### **Vendredi 19 janvier 1945**

Dans la matinée, je vais chez le dentiste. Puis, comme je suis de service de jour au peloton, je me suis ennuyé toute la journée. L'après-midi, tir au mortier. Le soir, j'ai un nouveau chauffeur (*Fouilloux*) pour mon Scout et j'en deviens le chef. J'écris à ma fiancée.

### **Samedi 20 janvier 1945**

Le matin, départ de bonne heure. Nous allons au prochain pays distant d'un kilomètre. Nous ne savons pas ce que nous faisons mais j'ai l'impression que nous apprêtons à foncer. Toute la journée, le Scout est de faction à un carrefour.

Il neige fort. Au loin, à 8 kilomètres, on voit l'Allemagne.

### **Dimanche 21 janvier 1945**

Le matin je me rase, nous attendons toujours, je ne peux pas écrire, il n'y a pas moyen d'envoyer les lettres, j'ai une lettre de ma mère et deux de deux copains de chez moi. Nous sommes à SCHILBACH.

### **Lundi 22 janvier 1945**

Nous faisons des emplacements pour nos armes, face à la forêt de la HARDT car les boches pourraient s'y infiltrer. Dans l'après-midi trois types de chez nous se font prendre avec leur camion par une patrouille allemande.

Deux Scouts partent à leur poursuite et ne retrouvent que le camion, les traces des boches se perdent dans la forêt, le soir j'ai deux lettres de ma fiancée et trois de camarades. Je ne peux toujours pas écrire. Je n'ai pas le temps et les lettres ne partent pas.

### **Mardi 23 janvier 1945**

Le matin je suis de garde de deux heures à quatre heures, la neige tombe en violentes rafales. Je ne sens plus mes pieds tellement j'ai froid. Je me couche mais à trois heures trente, quand je commence à me réchauffer, il faut se lever. Nous allons dans la nuit, sous la neige, occuper les emplacements face à la HARDT où a été signalé un véhicule allemand, quand le jour se lève nous rentrerons tous gelés, et aussitôt il faut repartir avec le Scout en patrouille pour tâcher de retrouver les traces du véhicule ennemi. Nous avons juste le temps de boire le café. Nous retrouvons les traces mais nous les perdons et rentrons bredouilles. Le soir, patrouille de nuit de huit heures à onze heures. La neige toujours.

### **Mercredi 24 janvier 1945**

Ma fiancée a 19 ans, encore un jour de fête qui sera aussi monotone que les autres. Je vais lui faire une carte que j'enverrai dès que je le pourrai. A six heures, nous allons prendre nos emplacements face à la HARDT je suis tellement fatigué que je m'endors sur le divan où je suis en train de me reposer.

Je m'amuse à faire de la luge avec les gosses du village.

### **Jeudi 25 janvier 1945**

Le matin levé à six heures pour prendre encore les emplacements, deux heures dans la neige en attendant que le jour se lève, j'ai le temps d'écrire à ma fiancée.

### **Vendredi 26 janvier 1945**

Il faut encore occuper les emplacements à six heures, mais, dans la nuit il est tellement tombé de neige qu'il y en a cinquante centimètres. On ne distingue plus les chemins. Aussi, je suis obligé avec un de mes types de patrouiller dans la nature jusqu'à ce que nous retrouvions le bon chemin et quand nous l'avons, nous marchons de chaque côté pour que le Scout ne tombe pas dans les trous. Dans ce pataugis, je perds ma lampe de poche, je suis trempé jusqu'aux genoux, et la neige tombe toujours. Le Scout et les mitrailleuses en sont recouverts d'une épaisse couche.

Nous revenons à sept heures et quart, le vent se met à souffler. J'ai deux lettres de ma fiancée, dont une bien longue dont je suis heureux.

### **Samedi 27 janvier 1945**

De garde le matin de huit heures à dix heures, il tombe de la neige, je travaille sur mon Scout, j'ai un colis de ma mère, elle m'envoie un lapin qui n'a mis que dix jours pour venir. RAS.

### **Dimanche 28 janvier 1945**

Nous quittons SHIELBACH le matin et revenons à DIETVILLER. Nous retournons où nous étions auparavant. Je prends une douche chaude dans l'écurie. J'ai une lettre de ma fiancée.

#### **Lundi 29 janvier 1945**

Le matin repos, l'après-midi, patrouille dans la neige revêtue de djellabas blanches pour nous camoufler. C'est pénible de marcher dans la neige jusqu'aux genoux, quand je rentre, la glace bloque les fermetures de mes guêtres, et j'ai du mal à les enlever. Une lettre de ma fiancée. J'ai fait un colis de laine. RAS.

#### **Mardi 30 janvier 1945**

Le matin, le lieutenant me fait une théorie sur le tir au mortier, l'après-midi il y a douche. J'apprends que je suis caporal chef, j'ai quatre lettres de ma fiancée et une de ma sœur. RAS.

#### **Mercredi 31 janvier 1945**

Le matin exercice. L'après-midi nous sommes d'alerte. RAS.

#### **Jeudi 1er février 1945**

L'après-midi tir. Le soir, je prends le service jusqu'au lendemain soir à six heures.

Une lettre de ma mère. RAS

#### **Vendredi 2 février 1945**

Le matin, je vais à MULHOUSE pour voir le dentiste, mais, il ne peut me soigner car il y a un grand nombre de blessés qui viennent du front, je me promène dans rue et fais des achats, de la poudre de riz pour ma fiancée, mais je ne la trouve pas de montre depuis le temps que j'en cherche je ne sais si j'y arriverai. Le soir, le capitaine nous emmène prendre un pot comme la tradition le veut pour les nouveaux promus.

#### **Samedi 3 février 1945**

Le matin, je nettoie les outils du Scout. L'après-midi, tir au mortier.

#### **Dimanche 4 février 1945**

Je couds mes nouveaux galons, puis j'écris. RAS.

#### **Lundi 5 février 1945**

Il faut s'apprêter pour partir mais on ne part pas encore aujourd'hui.

#### **Mardi 6 février 1945**

Départ le matin mais ils oublient de me prévenir et partent sans moi. Il faut aller à toute vitesse pour les rattraper. Mais le chauffeur qui n'a pas l'habitude manque de nous faire verser. Je prends le volant, traverse MULHOUSE à toute allure et arrive à WITTENHEIM où rejoins le peloton. Le village a souffert nous continuons jusqu'à la cité de KULMANN.

Ce sont des cités ouvrières des mines de potasse. Là, tout est détruit.

Chaque maison a été transformée en blockhaus. Au cimetière, une équipe de fossoyeurs n'en finissent plus d'enterrer les soldats français et allemands et aussi des civils. Les routes sont minées. Dans une maison qui avait dû être bien défendue, je récupère quelques mitraillettes allemandes et quelques chargeurs, après un bon nettoyage et quelques petites réparations elles fonctionnent bien. Nous allons jusqu'à ENSISHEIM. Toujours les routes minées, les carcasses calcinées, des chars, des cadavres, horribles, brûlés, déchiquetés mais que l'on regarde avec indifférence, on en voit tant.

Des canons antichars sont broyés, l'ennemi les a fait sauter avant de se retirer, ils sont encore camouflés avec des bandeaux de linge blanc ! Le soir il faut s'assurer le passage sur le canal en passant sur des écluses, la quarante sept a sauté, il faut aller reconnaître la quarante huit et la quarante neuf. Deux Jeeps et mon Scout sont désignés pour cette mission, c'est très dangereux, nous sommes peu nombreux, il pleut en rafales, il y a du vent, et on n'y voit pas à dix mètres devant soi, quand je dis ça à l'équipage, il y a quelques murmures car le Scout étant celui qui marche le premier, c'est lui qui a toujours les plus mauvaises missions, et celle-ci est bien la plus dangereuse que j'ai fait jusqu'ici, je rappelle aux ronchonners que les ordres ne se discutent pas et ma foi il faut bien dire qu'ils en prennent leur parti, les ordres sont les ordres, nous partons. Pas question d'allumer les phares, nous laissons derrière nous les avant postes français et nous nous enfonçons dans l'inconnu, il nous faut faire cinq kilomètres ainsi jusqu'à l'écluse quarante huit. Sans savoir sur qui ou sur quoi nous tomberons, nous avons tous un petit pincement d'angoisse au cœur, mais personne ne le montre, mon chauffeur dont c'est la première mission est assez inquiet et nerveux mais en nous voyant calmes, il cache ses craintes.

Le lieutenant qui reste à un carrefour, cinq kilomètres en arrière, est lui-même très inquiet pour nous et nous dit de l'appeler par radio toutes les deux minutes. Il pleut toujours, la nuit est comme de l'encre, pourtant au loin les nuages sont éclaircis par les projecteurs américains qui créent ainsi le "clair de lune artificiel" ça sert pour y voir clair pendant les attaques. Devant, pour voir s'il y a des mines, deux types marchent à pied, nous allons donc à la vitesse d'un homme au pas, l'œil aux aguets et le doigt sur la détente. L'artillerie de chez nous tire par dessus de nos têtes de l'autre côté du canal, les obus passent avec des miaulements désagréables qui font à chaque fois penser "est-ce pour nous ?" Dans les bois qui longent la route, les balles traçantes montent à l'aveuglette. Ça y est, nous sommes repérés, pas étonnant avec le bruit des moteurs et des chaînes antidérapantes, un "chien de mort" a dû nous entendre car des miaulements de sirènes s'entendent puis une grosse fusée rouge et enfin un obus à phosphore éclate à notre droite en faisant une magnifique gerbe d'étincelles qui illumine toute la campagne et il en tombe toujours d'autres, pourtant ils tirent toujours trop à droite je ne sais pas pourquoi mais ça vaut mieux ainsi pour nous. Quand il y a une accalmie dans le tir ennemi, nous arrêtons les voitures et les moteurs et nous écoutons, puis nous repartons, nous nous arrêtons un peu avant l'écluse puis à pied deux types y vont voir prudemment, le pont et l'écluse ont sautés, une petite maison qui se trouve là est également visitée. Rien. Nous passons le message par radio au lieutenant qui est à l'écoute puisque toutes les deux minutes nous l'appelons, notre mission est terminée.

Mais non, ordre est donné d'y rester toute la nuit, c'est une tuile, enfin il faut bien y passer, deux Jeeps arrivent en renfort, personne ne dort, tout le monde guette, nous sommes en plein pays ennemi à tel point que nous sommes passés derrière "le chien de mort" qui stupidement continue à lancer ses hurlements et ... ses obus.

Nous guettons le moindre bruit, chaque son prend une ampleur formidable, notre artillerie tire toujours, "le chien de mort" aussi, l'artillerie allemande s'en mêle, il fait froid, la pluie pénètre jusqu'aux os. Deux sifflements aigus nous font jeter à plat dans le Scout, ce sont "deux obus de chez nous" qui ont raté et tombent trop court à côté du Scout, heureusement ils n'ont pas éclaté, mais quand nous nous relevons nous poussons un soupir de soulagement et à voix basse injurons copieusement nos artilleurs. Toute la nuit de l'autre côté du canal, un roulement de charrette nous intrigue, mais nous ne pouvons pas en avoir l'explication. Dans la nuit, un chien aboie du côté de la maison sans doute quelqu'un vient, nous redoublons d'attention.

A minuit l'ordre arrive d'aller reconnaître l'écluse quarante neuf puisque la quarante huit que nous tenons a sauté, deux Jeeps y partent, ils préviennent que le pont et l'écluse ont également sautés mais il ne revient qu'une Jeep, au retour l'autre a sauté sur une mine, l'aspirant GEORGES est grièvement blessé, ils repartent chercher les types laissés à la garde de la Jeep sautée, mais les boches les repèrent et les bombardent violemment, ils reviennent vite, sans casse.

### **Vendredi 9 février 1945**

Le matin RAS. L'après-midi nous faisons de la photo. Il faut nettoyer le Scout car demain nous défilons à MULHOUSE devant le général de Gaulle.

### **10 février 1945**

Réveil à six heures, départ à huit heures, nous sommes en tenue de parade, arrivons à MULHOUSE où tout est pavoisé.

De Gaulle nous passe en revue, les jeunes filles nous donnent des insignes et des drapeaux. Nous défilons devant de Gaulle sous les acclamations d'une foule énorme qui agite une multitude de drapeaux.

### **Lundi 19 février 1945**

Le matin nous nettoyons la chambre de fond en comble, puis je démonte le démarreur de mon Scout qui est cassé. J'ai trois lettres de ma fiancée, j'écris. On parle déjà de s'en aller d'ici, c'est dommage on est bien.

### **Mardi 20 février 1945**

RAS. Le soir à six heures je prends le service.

### **Mercredi 21 février 1945**

Le matin nous montons au mont SAINTE ODILE, patronne de l'ALSACE, c'est fatigant mais l'excursion en vaut la peine, on a une vue splendide, dans laquelle il y a un chemin de croix, en marqueterie qui est admirable. L'après-midi je fais faire l'exercice aux bleus.

### **Jeudi 22 février 1945**

Théorie sur la mitrailleuse, l'après-midi je vais chercher du bois avec une corvée. RAS.

### **Vendredi 23 février 1945**

Le matin, on joue au football et je reçois un magistral coup de pied qui me fait très mal. L'après-midi je vais à STRASBOURG, j'achète des souvenirs pour ma fiancée.

Le soir, il faut tout préparer pour partir le lendemain matin.

#### **Samedi 24 février 1945**

Le matin nous partons et allons jusqu'à KRAUTERGERSHEIM. Nous nous installons pas mal du tout, j'ai une bonne chambre et où je loge, la jeune fille nous fait à manger.

#### **Dimanche 25 février 1945**

Je me lève à neuf heures, il fait beau, je m'ennuie toute la journée, j'écris à ma fiancée.

#### **Lundi 26 février 1945**

Après-midi : nous allons au tir. RAS.

#### **Mardi 27 février 1945**

Le matin, démonstration devant des officiers supérieurs F.F.I, l'après-midi je suis de service. J'ai une lettre de ma fiancée. Je lui ai expédié un colis.

[.....]

#### **Dimanche 18 mars 1945**

Je flâne toute la journée, je n'ai pas de chance tous les cinés sont fermés, ils sont en grève. Le soir, je prends le train de huit heures pour MULHOUSE. Finie la perme, c'est dommage je me suis bien amusé, j'ai envoyé aujourd'hui deux cartes à ma fiancée. Elle va s'inquiéter, je ne lui ai pas écrit souvent mais j'ai beaucoup pensé à elle, la prochaine perme sera pour elle.

#### **Lundi 19 mars 1945**

Arrivé à MULHOUSE à dix heures et demi, à treize heures des cars nous ramènent jusqu'à STRASBOURG et de là jusque chez nous. Je retrouve tout le monde sauf Maurice PERRIN qui est parti en perme à son tour comme moi j'arrivais. Je suis triste et cafardeur. J'ai un gros paquet de lettres de ma fiancée et trois de ma mère. J'ai aussi les épreuves des photos que j'ai fait faire à PARIS. Je lis toutes mes lettres jusqu'à dix heures du soir.

#### **Mardi 20 mars 1945**

Je me lève tard puis je mets mes habits en ordre, l'après-midi je nettoie mon vieux Scout.

#### **Mercredi 21 mars 1945**

Je nettoie toujours mon Scout pour une revue. RAS. J'envoie la montre à ma fiancée.

#### **Jeudi 22 mars 1945**

Le soir je prends la garde à six heures jusqu'au lendemain soir à six heures.

#### **Vendredi 23 mars 1945**

Le matin, mon Scout est passé en revue, le soir à six heures je quitte la garde.

#### **Samedi 24 mars 1945**

Le soir, je prends encore la garde. J'ai deux lettres de ma fiancée.

#### **Dimanche 25 mars 1945**

J'écris toute la journée. Le soir, je recopie une page de mon journal. Une lettre de ma fiancée.

#### **Lundi 26 mars 1945**

Je suis de service toute la journée. RAS.

#### **Mardi 27 mars 1945**

Je fais diverses réparations sur mon Scout. Je donne un colis pour ma mère à un copain qui va en perme à CLAN. Mon village natal.

#### **Mercredi 28 mars 1945**

Le matin, je vais à STRASBOURG, après-midi travail sur le Scout, quatre lettres de ma fiancée.

#### **Jeudi 29 mars 1945**

Toute la journée, réparation sur mon Scout.

#### **Vendredi 30 mars 1945**

Je touche la solde, heureusement pour moi j'étais fauché, je me prépare pour le défile du lendemain. Une lettre de ma mère et une de ma fiancée.

#### **Samedi 31 mars 1945**

Réparation des Jeeps, il n'y a pas eu défilé.

#### **Dimanche 1 er avril 1945**

Je m'attends au départ. Le matin je répare une Jeep et l'après-midi je prépare mes affaires. Nous ne sommes pas partis.

#### **Lundi 2 avril 1945**

Départ à onze heures, passons STRASBOURG, HAGUENAU, WISSEMBOURG puis la frontière allemande est passée à trois heures et demi, un panneau indique "ici ex-grand Reich". Nous passons la ligne SIEGFRIED il n'y a plus de civils dans les villages effondrés, plus de drapeaux tricolores non plus, comme en ALSACE.

A une heure, nous nous arrêtons dans un village, les gens nous regardent curieusement, nous allons passer la nuit ici.

Nous sommes à HAYNA.

#### **Mardi 3 avril 1945**

De garde la nuit de deux à trois heures. Le matin, je suis de service puis je répare une Jeep, nous nous préparons au combat. Je pense que nous allons passer le RHIN et aller du côté de KARLSRUHE. Tout l'après-midi nous attendons, mais nous ne partirons que dans la nuit, le soir à seize heures nous partons, passons LANDAU, SPEYER. Il pleut, il fait noir, il faut rouler sans lumières, c'est dur.

#### **Mercredi 4 avril 1945**

A une heure du matin, nous passons le RHIN sur un pont de bateaux à MANNHEIM. Toutes les maisons sont écroulées, je n'ai jamais vu autant de ruines.

Pas question de dormir, passons à GRABEN et à huit heures arrivons à LEOPOLDSHAFFEN. Nous arrêtons et nous lavons, nous prenons des poulets que nous faisons cuire par une Allemande, mon chauffeur tue un cochon, je vais dans une ferme et je prends un jambon, plus de ménagements, on se sert. Pourtant les Allemands se montrent doux et font tout ce que l'on veut. Nous avons juste le temps de manger un peu de nos poulets et nous partons.

Nous traversons KARLSRUHE qui vient de tomber, les bombardements ont beaucoup fait souffrir la ville. Nous partons en mission, un des chars de notre patrouille est incendié par un bazooka ennemi, l'équipage est sauf, un copain de l'escadron est blessé par une rafale. Nous arrivons à RUPPUR, les allemands se rendent, nous continuons jusqu'à ETTLINGEN. De partout partent les rafales de mitrailleuses et les coups de canon.

Nous rencontrons beaucoup de Français, ce sont des travailleurs requis. Ils sont contents de nous voir.

Nous nous installons à la sortie d'ETTLINGEN que les boches viennent d'évacuer avec un de mes types et un adjudant-chef, nous patrouillons dans les vignes et les maisons alentour, il n'y a presque plus d'hommes. Ils sont tous soldats, ce sont les femmes qui nous ouvrent les portes et voyant nos armes pointées sur elles, elles fondent en larmes, ou bien lèvent les bras et répondent en tremblant à notre question s'il n'y a pas de soldats allemands cachés ici. Nous ne ramenons que deux vélos, deux bazookas et un fusil que les Allemands ont laissés avant de fuir. A la nuit, il faut s'installer pour éviter une contre attaque possible, en attendant l'infanterie. Il faut, m'a dit le lieutenant, rester "coûte que coûte", je préfère ne pas dire ça à mes types qui tombent de sommeil et se mettraient à rouspéter s'ils savaient qu'il faut tenir ce coin à huit alors qu'il en faudrait trois fois plus. Je place mes mitrailleuses, nos yeux se ferment malgré nous.

Nous n'avons pas dormi la nuit précédente, je tombe de sommeil et m'endors juste pour une heure, après je reste aux aguets, j'essaie de percer la nuit mais rien. On ne pense même pas que l'on a froid tellement on est tendu. Nous n'avons pas eu le temps de dîner.

#### **Jeudi 5 avril 1945**

A une heure du matin, nous sommes relevés par l'infanterie, j'aime mieux ça ! Nous retournons à RUPPUR où chacun s'installe comme il peut pour dormir, A huit heures, je suis réveillé. Il faut aller prendre la surveillance à un carrefour, je rentre chez des allemands pour me laver, ils sont aux petits soins pour nous. Il faut... sinon !

Nous mangeons chez des civils, le revolver à portée de la main, on ne sait jamais. A une heure, nous partons reconnaître un village qu'il faudra prendre ensuite. Nous avançons lentement sur l'autostrade, l'infanterie progresse de chaque côté car nous sommes en forêt, nous nous arrêtons sous un pont. De là, avec le lieutenant et les chefs de Scouts, nous allons reconnaître un bois face au village distant de quatre cents mètres. Là, je m'installe avec trois mitrailleuses pour protéger les fantassins qui attaqueront. Tout à coup, l'artillerie de chez nous prépare "le terrain" : obus, fumigènes, blanc, vert, rouge, obus fusants et explosifs, tout y passe, le village fume et flambe, il n'y a plus à se gêner comme en France, ce sont des villages boches, puis l'artillerie cesse. A plat ventre derrière ma mitrailleuse à la lisière du bois je guette, je cherche à voir si une arme ennemie ne se dévoile pas, mais ils se tiennent cois, ils attendent que nos fantassins débouchent, ceux-ci sont en ligne derrière nous prêts à bondir. Je regrette de ne pas avoir pris mon appareil photo, pour prendre le village et l'attaque, ça n'aurait pas été du chiqué comme au ciné ou dans les journaux. A un coup de sifflet les fantassins partent en courant, pendant que les chars de chez nous tirent sur le village avec leur canon. De temps en temps, des obus nous tombent dessus. Ce sont des automoteurs ennemis qui sont embusqués dans les bois.

A mi-chemin entre le village et le bois, des mitrailleuses ennemies tirent sur l'infanterie, qui se couche tout de suite. Nous essayons en vain de repérer ces mitrailleuses pour les faire taire. Impossible, elles sont bien camouflées. Quand la première vague est aux abords du village, les chars cessent de tirer, une deuxième vague part du bois, enfin une troisième part elle aussi précédée des chars, quand ils sont dans le village. On ne voit plus rien, mais les rafales de mitrailleuses et les coups de fusils partent sans arrêt, les balles sifflent au-dessus de nos têtes, une heure plus tard le village est pris. Quelques rafales isolées encore. Mais cette fois-ci voilà les boches qui à leur tour bombardent le village et le bois où nous sommes. Ça devient moins drôle, un des mitrailleurs (*Durce*) reçoit un éclat dans le ventre, je vais chercher une Jeep pour l'évacuer, mais en route je suis obligé de me jeter à plat dans le fossé car il en tombe. Revenu à ma mitrailleuse je fais avec mon mitrailleur (*Alfred Allemand*) un rempart avec de gros rondins, je cause avec lui, il est à moitié sourd à cause des détonations.

Je lui dis qu'il y a un mois jour pour jour, heure pour heure, j'étais à Luna-park "attention Alfred" la tête au ras du sol, les mains tenant les bords du casque, puis c'est l'explosion, les éclats et les débris nous tombent dessus, nous ne sommes pas tranquilles. La sueur nous coule sur la figure. Quelle tension ! Tout le reste de l'après midi ce sera ainsi, à chaque fois je préviens Alfred car il ne les entend pas venir et quand on les entend on a juste le temps de piquer du nez dans la terre. Le soir, nous rejoignons le peloton. Mon Scout a servi à transporter les morts et les blessés, c'est plein de sang partout et aussi des bouts de viande et de cervelle. Nous passons la nuit sous un pont, car il n'y a aucun croisement de route. Ici, les routes passent dessus ou par dessous l'une de l'autre quand il s'agit d'une autostrade bien entendu. Toute la nuit, des rafales partent dans les bois. Il s'agissait du village de WOLFWARWEILER près de KARLSRUHE où le 2ème frère Chaput (Roger) fut grièvement blessé à la cuisse par un éclat d'obus.

### **Vendredi 6 avril 1945**

La nuit, il a fait froid, il fait un courant d'air du diable sous ce pont, à huit heures, je m'éveille, je bois le café, sans manger, quand je baroude, je ne mange pour ainsi dire pas du tout. Je fais nettoyer le sang qu'il y a dans le Scout. A midi, on mange un faisan cuit à la broche qu'un de mes types a tué hier (*Bardin*). L'après-midi deux camarades sont blessés par les obus qui continuent à nous tomber dessus, dans la soirée, les boches nous balancent des rafales de mitrailleuses qui arrosent toute la route. A la nuit, nous regagnons RUPPUR, où nous nous installons pour dormir, je me débrouille deux matelas avec mes types et ainsi nous ne coucherons pas par terre. Dans la journée, j'envoie un mot à ma fiancée et j'ai trois lettres d'elle.

### **Samedi 7 avril 1945**

Réveillés à huit heures, nous allons au bout de la rue et nous lavons chez les civils. Ils nous font a manger. Si nous ne les connaissions pas comme nous les connaissons, nous croirions que ce sont de braves gens, ils sont aux petits soins pour nous et nous donnent tout ce que nous voulons. Tout l'après-midi je m'amuse à faire de la moto car ici nous sommes les maîtres et prenons tout ce que nous voulons le soir nous couchons dans de bons lits que les Allemands nous ont préparés Dans la nuit, un lieutenant prend un soldat allemand qui s'était aventuré en patrouille dans le village.

### **Dimanche 8 avril 1945**

Jour comme les autres, je fais des photos de tous les équipages. A midi bon déjeuner fait par les boches. Ces gens là sont ainsi plats dans la défaite qu'ils sont arrogants dans la victoire, mais ça fait notre affaire nous n'avons pas à nous en plaindre. Le soir, je suis de garde, puis je m'endors dans le bon lit. Une lettre de ma mère.

#### **Lundi 9 avril 1945**

Levé tard, nous partons à deux heures de l'après-midi. Avant le départ, je prends dans un dépôt de grands magasins : deux pardessus, un costume et du tissu du fil de quoi faire pas mal de costumes pour une femme et pour moi, je trouve également une collection de timbres. Nous passons KARLSRUHE et arrivons à NEUTEUF où nous nous installons dans un bel appartement, où il y a tout ce qu'il faut, je donne mon linge à laver à la maîtresse de maison. Elle nous fait aussi à manger. Nous ne demandons plus, nous commandons, et ma foi les boches s'y prêtent bien. Le soir, je trie mes timbres, il y en a une pleine musette de tous les pays mais surtout d'ALLEMAGNE. Le soir nous allons dans une auberge où les autorités françaises ont fait remettre toutes les armes et tous les postes de radio, nous en choisissons un et toute la soirée nous écoutons la musique. Je m'endors dans un lit avec de bons draps fins.

#### **Mardi 10 avril 1945**

Levé tard, je travaille sur le Scout et à midi je vais à l'auberge prendre un petit poste que j'enverrai à ma mère. Il y a là une centaine de postes tous écrasés et il faut chercher longtemps pour en trouver un qui marche. J'en ai deux petits. Malheureusement, après essai, ils ne marchent pas, je les sabote et les jette. A partir de trois heures, il faut être prêt à partir, nous attendons et...ne partons pas. Encore une bonne nuit à passer.

#### **Mercredi 11 avril 1945**

J'ai cinq lettres de ma fiancée, nous partons dans le début de l'après-midi, passons KARLSRUHE, ETTLINGEN puis des villages qui brûlent, nous filons vers le sud, arrivons à KUPPENHEIM qui vient d'être pris. Le général DE LATTRE de TASSIGNY nous rend visite. La nuit, nous gardons un carrefour à quelques centaines de mètres des boches, pas question de dormir. Toute la nuit les boches nous bombardent.

#### **Jeudi 12 avril 1945**

Pour comble de malchance, vers quatre heures du matin, notre artillerie nous arrose et quelque chose de soigné, le Scout tangué sous le souffle, puis ça s'éloigne et ils font un tir de préparation pour une attaque d'infanterie. Les fantassins montent et une fois encore l'artillerie se remet à tirer et ce sont nos propres obus qui tuent et blessent pas mal des nôtres dans ce coup-ci. Nous partons en mission de reconnaissance au village LA FAVORITE. Mon Scout est en tête. Les civils lèvent les mains d'un air apeuré ou bien agitent des drapeaux blancs. Il faut aller reconnaître HANENBERSTEIM encore tenu par l'ennemi. Notre patrouille est arrêtée à l'entrée du village par de violents tirs de mitrailleuses qui détruisent une Jeep, les occupants ont juste le temps de se jeter dans le fossé et encore il y en a un qui a sa veste traversée par des balles. Comme il n'y a que mon poste de radio qui marche, je reste avec la patrouille pendant que l'infanterie prend les armes ennemies à revers, les tanks pendant ce temps les arrosent au 75, quand l'infanterie arrive aux lisières du village, nous y pénétrons le doigt sur la détente, nous faisons quelques prisonniers. On ne voit pas un civil, je vais à l'autre bout du village, au bout de peu de temps, la rue est noire de civils beaucoup d'ALSACIENS et de POLONAIS heureux de nous voir. Nous sommes pris à partie par un sniper qui nous manque de peu puis par une mitrailleuse lourde de DCA. Pour la faire taire mon mortier lui envoie une bonne dégelée d'obus qui d'ailleurs la détruira. Pendant ce temps, les chars continuent leur avance, mais à la sortie du village un de ceux-ci est pris sous le feu d'un 98 ennemi qui détruit le char et déchiquette littéralement les quatre types de l'équipage. Le chauffeur était un copain engagé il y a quatre ans en même temps que moi. Nous continuons la progression en direction de BADEN BADEN. Nous faisons un détour pour reconnaître un village, mais les boches l'ont évacué nous arrivons sur la route de BADEN BADEN bien avant les chars si bien qu'il faut leur faire des signaux pour qu'ils ne nous prennent pas pour des boches. Nous repartons à toute vitesse, il s'agit de reconnaître BADEN BADEN et de l'occuper...et c'est une grosse ville.

Nous y entrons les premiers sans même tirer un coup de fusil, pour faire un peu de bruit, je descends à la mitrailleuse un gros globe de verre qui servait d'enseigne à un coiffeur.

Contrairement aux autres villes allemandes, celle-ci n'a pas souffert des bombardements, les civils nous regardent curieusement en agitant des drapeaux blancs. J'ai presque envie de tirer dedans. Quand l'infanterie a occupé la ville nous nous retirons et continuons la progression, nous en avons tous marre car nous n'avons pas dormi la nuit dernière et toute la journée nous avons été sous tension, on ne peut pas s'imaginer ce que c'est que d'avoir toujours l'œil aux aguets, le doigt sur la détente, attendant l'obus ou la rafale qui va nous surprendre. Dans la soirée, nous allons dans un village pris par un de nos escadrons. Il faut continuer la progression, ce qui ne plaît à personne car tout le monde est fatigué et il commence à pleuvoir et à faire nuit, les obus tombent et nous obligent à chaque fois à nous plaquer dans le fond du Scout. C'est un automoteur ennemi qui, toute la nuit nous tirera dessus sans qu'il y ait un moyen de le repérer.

L'ordre arrive de cesser la progression "ouf", tant mieux, une patrouille part à pied et revient une heure plus tard. Elle est tombée nez à nez avec fritz, pas de casse.

Mon Scout est en surveillance sur un carrefour, la pluie se met à tomber à torrents et, comme il ne faut pas bâcher le scout, nous recevons plus ou moins stoïquement cette douche plutôt froide. Je me couche à ma place plié en je ne sais pas combien dans un espace d'un mètre de long, je me couvre d'une couverture qui ne tarde pas à être trempée. Les obus tombent toujours, un lieutenant qui se trouve là a sa capote trouée par les éclats sans qu'il soit blessé, c'est une vraie chance pour lui.

### **Vendredi 13 avril 1945**

Jour porte-bonheur dis t'on. On verra bien ! De trois à cinq heures du matin je suis de garde. Il pleut, j'ai peine à résister au sommeil et pour ça je me frotte les yeux à l'eau froide. Je me "recouche" et à sept heures, je me lève trempé comme une soupe. Je bois un bon café au lait que mon chauffeur a fait pendant sa garde. Durant hier et avant hier nous avons trouvé beaucoup de prisonniers et déportés. Je n'ai pas besoin de décrire leur joie. Ce matin, j'ai pris la moto d'un civil et l'ai donné à un prisonnier pour qu'il puisse rentrer plus vite chez lui. Il était heureux, mais pas le civil quoiqu'il n'ait pas à discuter. Déjà, j'ai donné ainsi à des Français plusieurs vélos pris à des civils.

Nous partons, passons dans des bois et arrivons à SOLLINGEN. Là, surveillance d'un carrefour. On voit le long des bois les boches qui se cachent. Départ ! En arrivant dans un village qui vient d'être pris, mon chauffeur manque son virage et tombe dans le fossé. Il nous faut attendre la grue pour nous sortir. Pendant ce temps, je récupère une montre bracelet sur un prisonnier.

Une fois sorti, je pars pour MOOS où se trouve le peloton, mais l'entrée du village est battue par un canon ennemi camouflé sous un blockhaus, un Scout est atteint et brûlé mais l'équipage est sauf. Pour l'éviter, car il barre la route, il faut passer dans les champs ce qui ralentit la marche, les obus nous encadrent, les éclats fouettent le blindage, mais nous nous en sortons. Dans le village nous nous mettons le long des murs, car l'ennemi bombarde copieusement. Un camarade est blessé. Dans ce village, je n'ai pas trouvé le lieutenant pour me mettre à sa disposition.

En attendant, un commandant (*Commandant de la Brosse*) m'emploie avec mon mortier pour faire taire la pièce ennemie qui bat la route où nous sommes passés tout à l'heure. Je balance vingt quatre Obus et la pièce ne tire plus (*En fait, c'est Perrin Maurice qui servait le mortier et je l'assistais*). Je rejoins le lieutenant ayant appris sa position par radio, nous avons fait beaucoup de chemin aujourd'hui, il y a des cadavres boches qui jonchent les entrées du village, beaucoup de prisonniers aussi. Les bas côtés de la route minés, il faut prendre garde. Le soir, nous arrêtons à GAMSHURT car la patrouille de tête est accrochée par des mitrailleuses et des bazookas. Une de nos Jeeps flambe, nous installons nos armes à la lisière du village pour comble de malheur il pleut toujours. Je dors encore dans mes couvertures mouillées.

### **Samedi 14 avril 1945**

Deux fois de garde cette nuit, nous nous méfions terriblement. Au matin départ. Arrêtés au village suivant par sérieuse résistance, pour que l'infanterie attaque nous nous installons avec mitrailleuses et mortiers, mais ils avancent sans être retenus. Subitement, des snipers ennemis nous prennent pour cible, nous nous couchons à terre et les balles sifflent au-dessus de nos oreilles. Nous revenons au Scout et mangeons un bon lapin que les civils nous ont fait cuire. Dans l'après-midi, je réinstalle mon mortier car l'infanterie attaque de front cette résistance qui nous gêne.

Les tanks et l'artillerie aussi vont s'en mêler, les mitrailleuses également. Il faut que le tir dure quinze minutes puis l'infanterie attaquera. A l'ouverture du feu, tout tire.

C'est un bruit infernal, montre en main toutes les trente secondes je fais partir un obus à mon mortier (*En fait, c'est Perrin Maurice qui servait le mortier et je l'assistais*) Par malheur, un obus d'un mortier placé derrière moi heurte les fils téléphoniques et éclate au-dessus de nos têtes, les éclats tombent sur nous et Bouboule est blessé dans le dos, mais il est tellement gras que l'éclat n'a pénétré que dans la graisse, le toubib qui est là par hasard lui enlève ce bout de ferraille et il n'y paraît plus.

Au bout de quinze minutes le tir cesse, et bientôt les fantassins attaquent et ramènent beaucoup de prisonniers, nous les employons aussitôt à faire le plein des munitions.

Malheureusement pendant la préparation d'artillerie, notre infanterie a aussi été bombardée, il y a une vingtaine de types hors de combat dont douze tués ; ça fait trois fois que je vois notre propre artillerie tirer sur les nôtres. Il est vrai qu'ils sont loin et qu'ils n'y voient pas. Nous reprenons la progression et faisons des prisonniers.

Nous arrivons dans un village où un pont sur un canal est à moitié détruit avec mon équipe et des civils que je réquisitionne, je remets le pont en état pour que nous passions, une fois passés, à la sortie du village nous tombons sur des blockhaus qui résistent, après quelques rafales de mitrailleuses, de canons, quelques boches se rendent, on les voyait, entre les rafales que nous leur envoyions lever les bras.



Malgré cela nous ne pouvons continuer car en plus de la résistance il y a un autre pont coupé devant nous, une Jeep a son radiateur crevé par une rafale. De plus, un canon nous tire dessus et les obus ne tombent pas loin, à quelques pas du Scout. Trois civils sont mortellement blessés. Au loin, on voit les flèches de la cathédrale de STRASBOURG. A la nuit, nous revenons au village, l'infanterie et le génie remettent le pont en état, nous pouvons nous coucher. Je trouve de bons lits et me couche aussitôt, mes hommes aussi, nous sommes rompus de fatigue. Bonne journée, pas de casse, et une centaine de prisonniers. J'ai aussi récupéré une montre bracelet.

#### **Dimanche 15 avril 1945**

Réveil en sursaut, départ à moitié habillé, je finis de le faire dans mon Scout. Nous filons toujours vers le sud en direction de KEHL. Nous nous arrêtons dans un village, fouille des maisons. J'ai une lettre de ma fiancée, nous déjeunons d'un canard toujours fait par des civils (ceux qui restent). L'après-midi nous attendons toujours. Je récupère pas mal de choses. Nous nous installons pour passer la nuit, mais à la tombée nous partons. Roulons dans la nuit, mangeons de la poussière en pagaille, les yeux se mouillent et pleurent.

#### **Lundi 16 avril 1945**

Arrivés dans un village à une heure et demi du matin, nous défonçons une porte pour pouvoir dormir. Le matin, réveil à six heures et demi, café, départ, passons à proximité de KEHL et partons en mission de reconnaissance dans deux villages où nous trouvons beaucoup de prisonniers français qui sont heureux comme de juste. Le soir, nous arrivons dans un village, on en passe tellement que je ne peux pas retenir les noms. Nous y couchons.

#### **Mardi 17 avril 1945**

Je n'ai plus que cent jours à faire avant la fin de mon contrat (*Contracté le 26/07/1941 pour quatre ans*), le matin il fait beau, nous nettoions nos armes, bon déjeuner, sieste, le soir nous couchons dans un lit.

J'écris à ma mère et à ma fiancée.

#### **Mercredi 18 avril 1945**

De une heure trente à trois heures, je suis de garde. Il tombe une averse. Dans la journée, nous ne faisons rien, le soir nous nous préparons au départ. Nous partons dans un village où notre artillerie s'est installée. Le lieutenant nous réunit et, nous annonce que cette nuit nous allons faire une reconnaissance dans la forêt, ce qui ne nous amuse pas. En attendant, nous pouvons manger et dormir. Dans la nuit, nous sommes prévenus que nous ne partirons pas, j'aime autant ça.

#### **Jeudi 19 avril 1945**

Le matin, je retrouve un copain (*Marcel LAFOND camarade d'enfance*) que je n'avais pas vu depuis MALAKOF (*nom de la caserne*) et qui est de chez moi. Puis nous partons en reconnaissance à travers bois dans des chemins de traverse. Comme il n'y a pas de chars, mon Scout est en tête, mes types marchent à pied de chaque côté. A un carrefour, il y a des arbres à travers la route, derrière ces arbres des boches mangent sans se douter que nous sommes si près mais, stupidement, mon mitrailleur lâche une rafale avec la lourde ce qui met les boches sur leurs gardes : l'attaque s'engage.

En quelques instants, l'ennemi fuit ou se rend : quatre prisonniers, un tué, un blessé. En fouillant le blessé, je trouve sur lui la photo de sa femme, il me la demande d'un air suppliant et je la lui laisse pensant que si la même chose m'arrivait, je voudrais bien qu'on me laisse celle de ma fiancée.

Pendant ce temps les types à pied poursuivant les boches, reprennent quatre prisonniers et tuent cinq autres, je passe à travers bois avec le Scout car la route est impraticable avec ces arbres qui la barrent. Dans un petit vallon, il y a un village (*SCHMIEHEIM*) qu'il faut reconnaître. Le lieutenant me conseille de m'y engager tout doucement. Pas la peine qu'il le dise, nous entrons, les yeux fouillant les recoins, les fenêtres et les soupiraux de caves, les doigts sont crispés sur les détentes. A la lisière rien, je demande à un civil allemand s'il y a des soldats ici et il me dit non, mais cligne de l'œil en direction de l'avant de mon Scout en disant "Achtung" (Attention).

J'ai compris, il y a du boche par là, mais mes connaissances en allemand ne me permettent pas d'en apprendre plus et puis le civil a visiblement peur. Pour savoir je fais avancer doucement le Scout, passe sous un petit pont et alors je comprends : un boche traverse la route à quinze mètres devant le Scout. Si vite, qu'on n'a pas le temps de le tirer, et presque aussitôt je reçois une rafale de mitrailleuse de vingt mètres qui passe dessous et à côté du Scout et étoile le mur juste derrière nous. Je fais reculer à toute vitesse et c'est le char qui avance à ma place.

En quelques coups de 75, il fait place nette, nous continuons d'avancer en donnant de temps en temps quelques coups de canon et des rafales de mitrailleuses dans les fenêtres. Nous prenons le type qui m'a tiré dessus. C'est un adjudant ! Dans une cave nous prenons neuf prisonniers, nous stoppons à la sortie puis, comme il faut rejoindre un de nos pelotons qui vient en face de nous, le scout part avec des types à pied.

Juste dans un virage, j'aperçois un 75 antichar. Précipitamment, je recule mais heureusement, les survivants avaient abandonné leur pièce. Les types à pied reçoivent des tirs ennemis. Un peloton d'infanterie attaque et prend trois pièces d'artillerie, une mitrailleuse de 20 et une vingtaine de prisonniers. La fièvre me prend et je mange de la quinine, un type de mon équipage prend la garde à ma place (Maurice Perrin).

### **Vendredi 20 avril 1945**

J'ai vingt quatre ans aujourd'hui, mais je ne m'en apercevrai sans doute pas. Le matin, départ, reconnaissance dans la forêt, nous faisons prisonniers des Alsaciens de l'armée allemande. Dans une gorge, nous sommes arrêtés par des mitrailleuses et des bazookas. Nous faisons appel à l'infanterie. Pendant que les fantassins attaquent sur les côtés, nous avançons, quelques hommes des équipages vont en avant, à pied.

Un fantassin est tué, un second blessé, le caporal chef (*Caporal chef RIAED*) qui remplaçait celui tué une dizaine de jours auparavant, est tué à son tour d'une balle explosive ennemie. Je reste seul caporal chef au peloton. Finalement, une fois cernés les boches se rendent. Ils ont de nombreux tués et blessés, parmi les Prisonniers, il y a un lieutenant-colonel. Un de mes camarades qui a appris que son frère au R.I.C.M. lui aussi, a été tué hier, abat à bout portant un boche qui venait pour se rendre. Nous continuons à progresser. Dans les bois sur des chemins à peine tracés, du haut des montagnes, nous voyons les boches qui fuient et leur lâchons quelques rafales et quelques obus.

A la tombée de la nuit, nous sommes dans un village (*SIEGUELAU*) avec des bois infestés de boches tout autour.

Le lieutenant m'envoie en patrouille avec quatre hommes, je repère des Allemands qui viennent au village sans se douter que nous l'occupons, je place mes types et leur dit de ne tirer que quand je tirerai, je me place derrière un rocher, et que quand le premier boche se pointe à quelques trente mètres je lui lâche une rafale. Manque de pot, je le loupe et ma mitrailleuse s'enraye, les autres tirent, un boche est touché et roule dans le ravin, mon mitrailleur tire (3) sur un Allemand juste au moment où il m'ajustait... je l'ai échappé belle !

Les autres fuient, pour ne pas les manquer je leur crie "Komm hier nix kaput" (venez ici vous ne serez pas tués). Ils hésitent, nous cessons le feu, ils se rendent, ce sont pour la plupart des adjudants, un de mes types qui va pour ramener le blessé se foule la cheville en remontant le ravin, je le fouille et récupère une montre bracelet et une plate de poche, je fais porter le blessé par ses camarades c'est un capitaine, il a un visage cireux, il n'en a sans doute plus pour longtemps et ne fais que gémir "ich bin kaput" (je suis fichu).

Je retourne avec un type (*Maurice PERRIN*) à l'orée du chemin qui descend de la montagne et des bois, c'est par là que sont venus les quatre boches tout à l'heure. J'ai sous les yeux un bon bout de chemin éclairé par la lune. Je suis d'un côté de la route accroupi derrière une bille de bois. De l'autre côté, comme moi se trouve mon second type (Maurice PERRIN). Dans le haut de la montagne, j'entends un bruit de moto, puis un chien qui aboie. Comme c'est dans la direction de mon chemin, je dis à celui qui est avec moi de se méfier et de laisser approcher tout ce qui vient à moins qu'ils soient nombreux. Dans ce cas tirer dedans.

Nous sommes tapis comme des fauves à l'affût, tout à coup, j'aperçois venir sans bruit sur la route un Allemand sur une moto, le moteur est arrêté et il se laisse descendre sur le chemin. Je préviens l'autre en face, et au moment où le boche arrive à notre Hauteur nous lui tombons dessus avant qu'il n'ait le temps de dire "ouf". Je crois que le sang a dû lui tourner en eau de Javel tellement il a eu peur. Il a une grosse sacoche, je le fais conduire au lieutenant. C'est une bonne prise : une estafette qui a sur lui, tous les plans et les ordres de défense et de repli du système allemand de la région...

J'installe ensuite mon équipage pour dormir, il y a une garde sévère à cause de ces bois qui nous entourent. Jusqu'à minuit, je suis de garde. Ensuite je me couche.

### **Samedi 21 avril 1945**

Dans la nuit, il y a de nombreux prisonniers, même un camion allemand chargé de cigares est venu donner du nez dans notre colonne. Au petit jour, nous installons des postes de combat autour du village, car à l'aube, une attaque est toujours possible.

Mais il n'y a rien, l'armée est vraiment en déroute comme nous l'étions en France en quarante. Chacun son tour ! Nous sommes à SIEGUELAU. Vers huit heures, départ en mission. Mon Scout est en tête, c'est son tour. Il faut aller jusqu'au prochain village où il y a un important nœud routier et il y a aussi une rivière à traverser. Nous avançons prudemment.

A présent, quand les civils nous voient, ils fuient à travers champs, ils deviennent plus sauvages. Nous arrivons en vue dudit village à reconnaître, il est bâti dans un fond, c'est tout entouré de montagnes. Avant d'arriver à la rivière, nous nous apercevons que le pont est coupé et puis les montagnes qui surplombent sont sillonnées de nombreuses colonnes boches qui fuient, je n'en avais jamais tant vu à la fois en liberté. Nous tirons dessus à la mitrailleuse et au canon.

Par malchance au moment où je vais tirer sur une colonne qui se sauve tout près, mes deux mitrailleuses s'enrayent parce qu'elles sont sales, je suis même obligé de changer le canon de la lourde, j'engueule

copieusement les mitrailleurs pour leur négligence qui aurait pu nous coûter cher si nous étions tombés dans un guêpier. Sur une route en face de nous, un cycliste allemand s'en va. Au moment où je tire dessus avec la mitrailleuse lourde, il s'engouffre dans une maison, je continue à tirer à balles incendiaires et je mets le feu à la maison, beau travail mais l'artillerie ennemie retranchée dans les montagnes nous tire dessus et nous oblige à nous abriter derrière les maisons. Une petite patrouille part pour reconnaître, une autre part plus haut, mais, comme elle arrive, le pont saute et l'artillerie boche les prend à partie avec des obus fusants ce qui oblige cette patrouille à se retirer un peu. Il fait de l'orage et il pleut à verse. Je distribue le ravitaillement, mais nous en avons tant que nous ne savons plus où le mettre, car nous mangeons sur l'ennemi. Tous les jours, c'est du lapin, du poulet, canard ou cochon, enfin tout ce qui nous plaît, nous agissons en maîtres, quand on veut dormir, on les flanque dehors et on prend leur place, ou bien on les met tous dans la même pièce.

Dans l'après-midi, un peloton de notre escadron entre dans le village en ayant emprunté un pont dans un village plus haut, mais il est accueilli par un tel bombardement ennemi qu'il est obligé de repartir précipitamment, je ne sais même pas s'il n'a pas laissé des plumes dans le village.

Nous nous installons pour la nuit et je dors dans un bon lit de la maison, j'ai au préalable arraché le téléphone. Avec ces boches on ne sait jamais.

### **Dimanche 22 avril 1945**

Je ne m'apercevais pas que c'était dimanche. De deux heures à quatre heures, je suis de garde à la mitrailleuse, réveil à six heures, je dépanne une Jeep car les dépanneurs ne sont pas là. Je fais ma toilette. Pour un dimanche, il faut bien, ça n'arrive pas si souvent ces jours-ci.

Nous nous mettons à faire le déjeuner, pâté de porc, oie, frites, salade, confiture, café. Le malheur, c'est qu'il faut manger tout ça en un quart d'heure car il faut partir.

Il est une heure et demie. Bien entendu à cinq heures seulement nous partons nous arrêtons à DENZLINGUEN soi-disant pour nous reposer et nous regrouper tout le monde est joyeux mais...douche froide : nous allons partir en mission. Nous passons à FREIBOURG qui vient d'être pris, puis au village suivant EBNET. De là, la mission commence. Je suis encore en tête avec mon Scout et deux jeeps. Nous avançons doucement dans la plaine, tout à coup la radio nous dit "faites demi-tour".

Il y a un autre escadron qui reconnaît une route parallèle à la nôtre et qui vient de tomber sur une forte résistance et comme nous avons le même objectif nous y serions peut-être tombés aussi. Nous revenons à EBNET et nous nous garons dans la cour d'un presbytère.

### **Lundi 23 avril 1945**

Réveil à six heures, tout le monde aux postes de combat en cas de contre-attaque possible. Rien ne se passe, toute la journée nous attendons, le soir, je trouve deux prisonniers français qui veulent rentrer chez eux, en forçant deux ou trois garages, je leur trouve deux motos, ils seront ainsi plus vite chez eux. Ils m'invitent chez une Allemande, où ils étaient, à manger des œufs au lard et des truites, le tout arrosé de bon vin. J'ai cinq lettres de ma fiancée et suis heureux.

### **Mardi 24 avril 1945**

J'ai une lettre de ma fiancée, une carte d'anniversaire de ma sœur, une lettre de ma mère qu'elle m'envoie par un copain qui était en perme à CLAN. Je fais la grasse matinée puis je m'occupe du ravitaillement. Aujourd'hui je suis au soleil le torse nu en train de rédiger mon journal. Je vais me prendre une photo, ainsi, ce sera une photo d'anniversaire.

### **Mercredi 25 avril 1945**

J'ai une lettre de ma fiancée. Toute la journée, je lave mon linge. Le soir, une autre lettre de ma fiancée. Nous sommes prévenus que nous partirons demain matin.

### **Jeudi 26 avril 1945**

Réveil à quatre heures trente, départ à six heures nous roulons dans la montagne, il pleut. Nous arrivons à NEUSTADT, de là nous partons en reconnaissance vers la SUISSE, mais un pont coupé nous arrête. Une patrouille à pied fait quarante deux prisonniers. Il y en a dans toutes les voitures car on ne sait pas où les mettre. Le temps est à l'orage, il pleut à verse et malgré l'imperméable je suis complètement trempé et transi. Nous retournons en arrière, faisons pas mal de chemin dans des sites pittoresques. Dans un village je rencontre un copain de mon pays.

Tout le long du chemin, ce ne sont que des lacs avec des barrages, c'est magnifique.

Nous nous arrêtons à SCHWARZWALDHEIM et y cantonnons pour la nuit. Je couche avec Maurice (*Perrin*) dans un bon lit.

### **Vendredi 27 avril 1945**

Levés à dix heures. Juste à ce moment nous partons pour liquider des nids de résistance ennemis, nous passons dans la montagne à travers des chemins à peine tracés, il fait froid, il y a beaucoup de neige, nous prenons quelques types du Volksturm puis, en patrouillant avec mon équipage dans une carrière nous apercevons un boche qui épie ce que font ceux de chez nous, sans se douter que nous arrivons par derrière, un de mes types le tire. La balle traverse sa casquette, il se jette derrière un trou d'arbre, je l'arrose d'une vingtaine de balles de mitraillette. Quand il se rend, il a sa capote toute trouée par les balles, heureusement pour lui, il n'a pas été atteint. Nous restons en surveillance jusqu'au soir, puis nous rentrons au village où nous étions. J'ai une lettre de ma fiancée.

### **Samedi 28 avril 1945**

Levés à dix heures et demie, petit déjeuner au lit. A midi, nous partons et allons jusqu'à BONNDORF. Je loge avec mon équipage dans une maison de cultivateurs. Les deux fils de la maison sont en RUSSIE, le troisième a été tué en 1943. Sur un meuble, il y a sa photo et celle de sa tombe quelque part dans le DONETZ. C'est tout ce qui reste aux parents.

### **Dimanche 29 avril 1945**

Levé tard, je nettoie l'appareil photo que j'ai récupéré pour ma fiancée. Je lui fais une longue lettre et à ma mère aussi. Le soir à huit heures et demi, en tenue pour aller patrouiller dans un bois à proximité du village et où des boches sont signalés. Après une heure d'attente la patrouille est décommandée. Nous pouvons aller dormir. Je relis avant de me coucher les dernières lettres de ma fiancée.

### **Lundi 30 avril 1945**

Départ de BONNDORF à sept heures pour aller à CONSTANCE. Il y a à peu près cent kilomètres à faire et il tombe de la neige. Comme mon chauffeur a un tour de rein, je conduis mon Scout.

Je m'amuse en route à écraser les volailles. Nous arrivons en vue du lac. Il y a des vues magnifiques. De l'autre côté de la rive c'est la SUISSE. Nous sommes logés dans les belles villas au bord du lac. Le soir je vais en ville me balader. Il y a beaucoup d'hôpitaux, je crois que les boches en avaient mis autant pour éviter la destruction de la ville. Beaucoup de soldats allemands aussi circulent en ville. Ce sont ceux des services sanitaires. La ville est coquette mais la plupart des maisons sont closes. Nous passons le RHIN sur une petite vedette qui fait la navette d'une rive à l'autre. Sur le pont qui enjambe le RHIN, des civils démolissent les barrages antichars. En revenant, je fais de la photo. La plupart des gens parlent français ou bien sont de nationalité SUISSE.

### **Mardi 1er mai 1945**

Réveil à dix heures, nous préparons les voitures car ce tantôt nous allons aller en caserne. A une heure et demie, nous partons. La caserne est dans un état de désordre complet.

Des civils Volksturm font le nettoyage sous la surveillance de soldats. Etant le seul caporal chef du peloton, les deux autres ont été tués pendant la campagne d'Allemagne, je loge avec les sous-officiers dans une chambre où nous sommes trois.

Nous aménageons ça comme il faut, chacun notre petite armoire. Sur la mienne, je fais une petite étagère au dessus de la tête de mon lit, et j'y monte une lampe de chevet et une montre, puis quelques gravures, enfin je fais un cadre où je mets trois photos de ma fiancée et une des miennes. Je range bien mes affaires dans l'armoire. Tout le monde mange dans une grande salle. Le soir, je ne sais pas pourquoi, je n'arrive pas à m'endormir. Mon frère a aujourd'hui vingt deux ans.

### **Mercredi 2 mai 1945**

Levé à sept heures, car il y a un général qui va passer, nous finissons nos derniers arrangements. A dix heures, une bonne douche chaude, ça fait du bien car dans ce pays il fait froid. Ce matin il tombait de la neige. Après-midi, je suis prévenu que je suis de garde au bout du pont sur le RHIN. Nous devons veiller au cas où un type voudrait le faire sauter. Nous logeons pour la nuit dans le bureau central de la gendarmerie. J'ai un mal aux dents terrible.

### **Jeudi 3 mai 1945**

De garde de cinq à sept heures, il tombe de la neige. Pas un chat dehors. Au petit jour, les lampadaires qui éclairent le pont s'éteignent. La vie reprend, je vais me coucher pour calmer mon mal aux dents, mais en vain ! A onze heures, je me relève et vais en ville à la recherche d'un dentiste, j'en trouve un qui justement parle français.

Il me calme le mal aux dents et me donne rendez-vous pour le lendemain. L'après-midi, je me balade sur le pont. Tous les soldats allemands saluent. A sept heures, je suis relevé par un autre Scout. Je reviens à la

caserne où je trouve deux lettres de ma fiancée et une de ma mère. Je fais une permission pour aller demain chez le dentiste.

#### **Vendredi 4 mai 1945**

Le matin, j'écris une longue lettre à ma fiancée. L'après-midi je vais chez le dentiste.

Le soir, je me prépare au départ pour le lendemain. Couché tôt car j'ai la fièvre.

#### **Samedi 5 mai 1945**

Levé à sept heures, départ à huit heures et demie. Nous faisons une centaine de kilomètres et arrivons à ZIMMERN ober ROTWEIL où nous restons pour nous loger et loger nos Scouts. C'est tout un travail car la place est rare, il est tard quand nous finissons, je n'ai même plus le temps d'écrire à ma fiancée.

#### **Dimanche 6 mai 1945**

Levé tard, déjeuner.

Le soir, j'ai un accès de fièvre, je ne dîne pas.

A sept heures, j'ai trente neuf cinq. J'ai trois lettres de ma fiancée.

#### **Lundi 7 mai 1945**

1) Le matin, je me lève à sept heures, la tête lourde. Nous changeons de cantonnement sans aller loin. Seulement un hôtel du même village (*GASTHAUS zum ADLER*)  
). Nous nous installons de notre mieux et j'essaie comme toujours de m'arranger le plus agréablement et confortablement possible. Le soir tard, j'écris à ma fiancée et à ma mère. Il est beaucoup question d'une capitulation allemande.

#### **Mardi 8 mai 1945**

Je suis de service toute la journée, les Allemands ont capitulé sans conditions. Il ne semble pas que la guerre est finie, c'est pour moi un jour comme les autres, et puis notre joie a tous, soldats, est tempérée par le souvenir de ceux qui ne sont plus et dont les tombes jalonnent les routes de France, d'Alsace et d'Allemagne. L'après-midi, la fièvre me reprend, je me couche, je claque des dents et transpire, je prends de la quinine, mais la tête me fait mal. A minuit et une minute le clairon sonne le "Cessez le feu" et les camarades font partir des fusées pour marquer cet événement.

Ici se termine mon journal de guerre. L'Allemagne est enfin vaincue mais on ne saura jamais combien de sang, d'angoisse et de fatigue cette victoire aura coûté.

Quand j'ai commencé ce journal le 20 août 1944 au moment du débarquement, nous étions quarante, gonflés à bloc, et heureux à la pensée de remettre le pied en France dans la vraie France. Mais aujourd'hui, huit mai 1945, nous ne sommes plus que VINGT DEUX à jouir de la victoire.

Mais si maintenant une paix durable s'établit alors oui nos morts ne seront pas tombés en vain.

Fini le 8 mai 1945 à ZIMMERN ober ROTWEIL

André Meunier

## HISTORIQUE DU 3ème PELOTON DU 4ème ESCADRON DU R.I.C.M.

Après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord (Algérie-Maroc) le 8 novembre 1942, le R.I.C.M. fut motorisé.

De 2400 hommes, il fut réduit à 800.

Il se composa de quatre escadrons (par la suite, dans le Doubs en 1944, fut ajouté un escadron d'infanterie portée).

Le 1er Escadron était doté de chars légers de 18 tonnes équipés de canons de 37.

Les 2ème, 3ème, 4ème Escadrons de reconnaissance étaient dotés de Jeeps, Scout-cars et chars légers.

Le 4ème ESCADRON comprenait (comme les autres) :

- trois pelotons de reconnaissance
- un peloton antichar
- un peloton hors rang

Commandement au moment du débarquement en Provence

Le 19 août 1944 :

- le 1er peloton : Lieutenant DUVAL
- le 2ème peloton : Lieutenant WEIL
- le 3ème peloton : Lieutenant MAURIER
- le P.A.C. : Lieutenant HILLIQUIN
- le P.H.R. : Lieutenant DE GALBERT

L'Escadron était commandé par le Capitaine DE LA BROSSE.

- remplacé au débarquement par le Capitaine POL -

Le groupe de Jeeps du 3ème peloton était commandé par l'Aspirant PORTA (tué à Thiancourt le 18 novembre 1944) et remplacé par l'Aspirant GEORGES.

VEHICULES :

Le peloton était doté de :

Quatre Jeeps - quatre Scout-cars - un canon d'assaut

PERSONNEL :

Le peloton comprenait quarante hommes tous grades confondus

ARMEMENTS VEHICULES :

- Jeeps : une mitrailleuse de 30
- Scout-cars : une mitrailleuse de 30, une mitrailleuse de 50 circulant sur un rail intérieur permettant de tirer sur 360°
- Dans le peloton, deux des Scout-cars étaient dotés d'un mortier de 60
- Canon d'assaut : un canon court de 75 mm, une mitrailleuse de 30

ARMEMENTS INDIVIDUELS :

- Tous les chefs de véhicules : 1 Colt 45
- Tous les chauffeurs : 1 pistolet mitrailleur Thomson 45
- Tous les autres membres du peloton : 1 carabine VS de 30

EQUIPAGES :

- Jeep : un chef, un chauffeur, un voltigeur
- Scout-car : un chef, un chauffeur, un radio, un servant de mortier, un mitrailleur de 50, un mitrailleur de 30
- Canon d'assaut : un chef, un tireur au 75, un chauffeur,
- Un aide chauffeur